

Pierre Déléage

LA TRANSMIGRATION DE ROBERT H. BARLOW

À la mémoire de Tomaz Boucherifi-Kadiou

À partir d'une exploration de l'œuvre multiforme de Robert H. Barlow (1918-1951), écrivain et anthropologue américain, ce texte propose de restituer les conditions imaginaires et poétiques, à la fois hautement personnelles et largement partagées, du travail d'objectivation constitutif de toute enquête à visée scientifique. Au moyen d'un montage alterné, où entrent en résonance d'une part la diégèse de Dans l'abîme du temps, nouvelle d'Howard P. Lovecraft à laquelle Barlow était particulièrement attaché, et d'autre part le parcours intellectuel et créatif de l'anthropologue, trois motifs sont circonscrits qui semblent s'être stabilisés au XX^e siècle. D'abord la quête lyrique d'un mode de pensée radicalement autre, libéré des contraintes de l'espace et du temps, et imputé à des sociétés exotiques. Ensuite l'oscillation permanente entre un rapport fantasmatique et un rapport savant à ces sociétés, ici amérindiennes et plus spécifiquement maya. Enfin la prégnance du schéma narratif de la « littérature des mondes perdus », typique de la deuxième époque du colonialisme européen, qui se voit radicalement dénaturé dans les œuvres des trois auteurs considérés : chez Howard P. Lovecraft en raison d'un racisme viscéral à portée cosmique, chez Robert H. Barlow du fait d'une inadéquation fatale entre idéal poétique et réalité scientifique, et chez William S. Burroughs par le biais d'une déstructuration sauvage et burlesque des clichés propres à l'imagination scientifique occidentale.

PROLOGUE

Robert H. Barlow venait d'avoir trente-deux ans. Il décomptait les événements marquants de sa courte vie et traçait, en les reliant un à un, une courbe mentale. Il s'était affaissé devant le triste constat d'une décroissance exponentielle ; un processus de corruption accéléré dont le cours s'emballait malgré lui, vingt ans, dix ans, deux ans, et bientôt la fin. Plus que jamais le temps lui apparaissait insaisissable. Sur la table à ses côtés quelques notes manuscrites à propos des cycles du calendrier maya, rédigées à la hâte, lui étaient devenues illisibles. Et il ne savait que penser de ce solstice d'été 1950 que l'on disait la charnière du siècle, mais qui allait se dissipant dans une universelle indifférence. Les domestiques étaient sortis ce soir. Il demeurait seul, prisonnier des murs humides de sa maison hypothéquée, à Azcapotzalco, un quartier qu'il avait choisi parce qu'il l'éloignait du centre de Mexico et de l'université où il travaillait. Dans ses mains, une relique. Soixante-cinq pages d'un manuscrit à l'écriture serrée, sans ratures mais avec quelques rajouts, intitulé *Dans l'abîme du temps*, par H. P. Lovecraft.

1

Dans le premier chapitre de cette nouvelle achevée en février 1935 le narrateur, Nathaniel Wingate Peaslee, professeur d'économie politique, racontait l'amnésie dont il avait été victime¹. Il s'était évanoui le 14 mai 1908, au milieu d'un cours qu'il donnait à l'université de Miskatonic, et ne s'était réveillé que le 27 septembre 1913. Durant ces cinq années, la moitié du cycle de variations des taches solaires, il avait été possédé par une « personnalité seconde » dont, après son réveil, il avait reconstitué, à partir de la presse et des comptes rendus de son cas publiés dans les revues scientifiques, les faits et gestes. Cette nouvelle personnalité, suffisamment étrangère pour que son épouse obtienne le divorce et que ses amis s'éloignent de lui, se caractérisait par une curiosité insatiable qui l'avait poussé à sonder les bibliothèques d'Amérique et d'Europe, s'attardant tout particulièrement sur les livres rares et

1. Howard P. Lovecraft, *The Shadow Out of Time. The Corrected Text*, New York, Hippocampus Press, 2003.

secrets, puis à explorer les régions les plus reculées de l'Arabie, de l'Himalaya et de l'Arctique.

Nathaniel Wingate Peaslee avait connu un échange d'âme. L'esprit d'une entité non humaine s'était emparé de son corps tandis que le sien s'était retrouvé emprisonné dans le corps de l'entité. L'échange avait été effectué grâce à une machine étrange, fruit de l'immense savoir scientifique accumulé par la Grand-Race. Ces êtres d'origine extraterrestre n'avaient pas vraiment de physicalité propre : il leur était arrivé à plusieurs occasions dans leur histoire de s'incarner collectivement dans une nouvelle espèce pour fuir un danger ou un ennemi devenu trop puissant. En un sens ils étaient de purs esprits. Cependant lors de l'échange avec Peaslee, ils habitaient temporairement des corps coniques, striés et squameux, de dix pieds de haut, munis de quatre appendices iridescents. La technologie qu'ils avaient développée leur permettait non seulement de projeter leur esprit dans le corps d'autres espèces, mais aussi de le faire à n'importe quel moment dans le passé et le futur et à n'importe quel endroit dans l'espace des galaxies. Et l'unique finalité de ces transmigrations était l'accumulation de connaissances : ces êtres étaient avant tout des érudits et des archivistes. Le viol psychique de Nathaniel W. Peaslee n'avait servi qu'à acquérir la totalité des savoirs amassée par l'humanité au début du XX^e siècle, à l'orée de la Première Guerre mondiale.

Howard Phillips Lovecraft avait déjà exploité cette thématique de l'échange d'âme. En 1919, dans *Par-delà le mur du sommeil*, il avait mis en scène un jeune aliéniste employant un appareil émetteur/récepteur de son invention, une « radio cosmique² ». Le fonctionnement de la machine reposait sur l'assimilation de la pensée à un simple mouvement atomique — raisonnement matérialiste poussé jusqu'au bout — et l'aliéniste décida de l'utiliser pour capter les ondes d'énergie intellectuelle d'un de ses patients psychotiques. Il découvrit ainsi que l'esprit du patient se projetait régulièrement pendant son sommeil dans le corps d'une entité non humaine, lumineuse et télépathe, qui vivait dans une gigantesque cité kaléidoscopique. La transmigration permettait au patient et, par l'intermédiaire de sa machine, à l'aliéniste d'adopter une perspective quasi divine, accédant à une révélation instantanée de

2. Howard P. Lovecraft, *Par-delà le mur du sommeil* (1919), in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 2, Paris, Robert Laffont, 1991, pp. 17-25.

l'existence d'êtres issus d'autres planètes et de l'histoire des temps futurs et passés. Un aperçu semblable s'était offert à Nathaniel W. Peaslee lors de son rapt, mais il ne s'en souvenait que par visions et rêves parcellaires, par l'effet d'une appréhension du temps devenue altérée, d'une dégradation de sa faculté de distinguer succession et simultanéité. Peaslee avait adopté une perspective cosmique, comparable par certains aspects à la théorie de la relativité d'Albert Einstein, mais surtout propre à la cognition des êtres de la Grand-Race³.

Le viol psychique est ce qui, dans l'œuvre de Lovecraft, ressemble le plus à une conception de l'altérité. Il pourrait paraître, à première lecture, qu'autrui n'a pas sa place dans ses nouvelles. La narration est toujours subjective et monologique, recourant si nécessaire à l'enchâssement d'autres témoignages eux aussi en focalisation interne⁴. Pas de dialogue. Pas plus d'un personnage développé ; le sujet narrateur dans les récits autodiégétiques (*Dans l'abîme du temps*) ou un ami du narrateur dans les — plus rares — récits homodiégétiques (*Le Monstre sur le seuil*). Les interactions humaines sont réduites au strict minimum et les intrigues sont rythmées pour l'essentiel par des boucles de ressentis personnels et de descriptions atmosphériques. L'altérité chez Lovecraft est de ce fait toujours radicale : c'est celle d'entités non humaines dont la cognition spatio-temporelle, inconcevable, est virtuellement illimitée, entités répugnantes et épouvantables aux yeux des humains — qui le plus souvent deviennent fous s'ils ont le malheur de survivre à leur rencontre. On a rapproché cette conception narrative

3. En 1933, dans *Le Monstre sur le seuil* (in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, pp. 494-516), Lovecraft avait développé et approfondi le principe de l'échange d'âme, mais sans inclure de perspective cosmique et non humaine, se concentrant plutôt sur l'horreur du viol psychique (très bien mise en évidence par Alan Moore et Jacen Burrows dans *Providence*, t. 2, Rantoul, Avatar Press, 2017). En août 1935, il recycla le schéma narratif de *Dans l'abîme du temps*, quelques mois après son achèvement, dans sa section d'un texte collectif, « Le défi d'outre-espace » (in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, pp. 271-283), où l'on retrouve à la fois l'échange d'âme et la perspective des entités de la Grand-Race — à un moment de leur histoire où ils avaient transmigré dans de gros vers.

4. Comme dans *L'Appel de Cthulhu* (1926), in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, pp. 60-88, d'une grande complexité narrative, qui multiplie les récits dans le récit sans en respecter l'ordre chronologique.

de l'altérité, à la fois très pauvre et très riche, du racisme viscéral de Lovecraft, qui lui faisait considérer tout étranger comme une monstruosité innommable, lascive, dégénérée et dangereuse, et de son obsession matérialiste et athée pour les sciences qui, en mesurant l'homme à l'échelle des galaxies, « noirs océans d'infinitude », et à leurs passés calculables en milliards d'années, le confrontaient à la fois aux limites de ses capacités de compréhension, limites définitivement mises en exergue par la contre-intuitivité de la physique relativiste, et à l'insignifiance existentielle de l'humanité. Si ces « perspectives si terrifiantes sur le réel et sur l'effroyable position que nous y occupons » ne nous faisaient pas « sombrer dans la folie », elles ne nous offraient d'autre issue que de « fuir cette lumière mortelle pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel obscurantisme⁵ ».

2

Robert Hayward Barlow naquit à Leavenworth, Kansas, centre de commandement de l'armée américaine, le 18 mai 1918. Son père, Everett D. Barlow, militaire de carrière, servit en France pendant la Première Guerre mondiale. Il semble avoir souffert par la suite de stress post-traumatique : une tradition orale collectée tardivement fait état de « dépressions nerveuses » et « d'hallucinations » régulières « au cours desquelles il se voyait contraint de défendre sa maison contre les assauts d'êtres mystérieux qu'il surnommait *Eux*⁶ ». Il multiplia jusqu'à son divorce puis sa mort les séjours en hôpital psychiatrique. Sa mère, Bernice Leach, vouait un culte à ses deux enfants. L'aîné, Wayne, s'engagea dans l'armée tandis que Robert, « la prune de ses yeux », se vit accorder une liberté presque sans limite et n'eut jamais à se soucier de son autonomie financière⁷. Robert H. Barlow vécut ainsi une jeunesse nomade, déménageant sans cesse d'une ville à l'autre au gré des affectations de son père,

5. *Ibid.*, pp. 60-61. Sur l'œuvre de Lovecraft, on se contentera ici de renvoyer à la synthèse de S. T. Joshi, *A Subtler Magick : The Writings and Philosophy of H. P. Lovecraft*, Gillette, Wildside Press, 1996.

6. Lyon Sprague de Camp, *H. P. Lovecraft. Le roman de sa vie* (1975), Paris, Néos, 1988, p. 614.

7. Sarah A. Barlow (épouse de Wayne Barlow), « Barlow Family Material », JHL.

n'engrangeant dans le processus — selon ses dires — ni éducation formelle, ni relations amicales⁸. Il s'immergea très tôt dans la lecture des nouvelles fantastiques, de science-fiction et d'horreur, que publiaient les journaux à bon marché de l'entre-deux-guerres, *Amazing Stories*, *Weird Tales*, *Astounding Stories*, etc.

À treize ans il écrivit à Howard Phillips Lovecraft, l'un de ses auteurs préférés, aux côtés d'Abraham Merritt et de Clark Ashton Smith, et une correspondance s'ensuivit qui se poursuivait, toujours plus abondante, jusqu'au décès de l'écrivain de Providence, en mars 1937. En 1934 et 1935, deux séjours estivaux de Lovecraft en Floride, dans la maison familiale de DeLand temporairement investie par les Barlow, scellèrent cette amitié entre un adulte de quarante-quatre ans et un adolescent de seize ans. Lovecraft devint le mentor littéraire de Barlow, rédigeant avec lui des textes à quatre mains, révisant ses nouvelles et ses sonnets, lui confiant ses manuscrits. L'estime devint réciproque et Lovecraft, qui admirait autant les talents littéraires que la manie bibliophile de Barlow, en fit malgré son jeune âge son exécuteur testamentaire.

Les récits de Barlow évoluèrent rapidement de contes merveilleux dans le goût d'Arthur Machen ou de Lord Dunsany à des

8. Robert H. Barlow, « *The Wind That Is in the Grass : A Memoir of H. P. Lovecraft in Florida* » (1944), in S. T. Joshi & David E. Schultz (dir.), *O Fortunate Floridian. H. P. Lovecraft's Letters to R. H. Barlow*, Tampa, University of Tampa Press, 2007, p. xxix. Sur la vie de Robert H. Barlow : Robert H. Barlow, « *Autobiography* » (1944), in S. T. Joshi & David E. Schultz (dir.), *O Fortunate Floridian, op. cit.*, pp. 407-416 ; Clare Mooser, « *A Study of Robert Barlow : The T. E. Lawrence of Mexico* », *Mexico Quarterly Review*, 3 (2), 1968, pp. 5-12 ; Jesús Monjarás-Ruiz, « *Robert Hayward Barlow : un esbozo bibliográfico* », in Jesús Monjarás-Ruiz & Elena Limón Ríos, *La obra histórico-antropológica de R. H. Barlow*, Puebla, Universidad de las Américas, 2005, pp. 3-35 ; Kenneth W. Faig, « *R. H. Barlow* », in Kenneth W. Faig, *The Unknown Lovecraft*, New York, Hippocampus Press, 2009, pp. 194-248. Le destin de Barlow a inspiré plusieurs auteurs qui l'ont intégré dans des œuvres tendanciellement fictionnelles : François Rivière & Andreas Martens, « *Biographie de R. H. Barlow et ses relations avec H. P. Lovecraft* », (*À suivre*), n° 6-7, 1978, pp. 131-138, repris dans François Rivière & Andreas Martens, *Révélation posthumes*, Paris, Delcourt, 1991, pp. 4-12 ; François Rivière, *Profanations*, Paris, Le Seuil, 1982 ; Paul La Farge, *The Night Ocean*, New York, Penguin Press, 2017 ; Alan Moore & Jacen Burrows, *Providence*, t. 3, *op. cit.*

nouvelles plus atmosphériques, proches de celles de Lovecraft⁹. Elles visaient à rendre, très progressivement, par de légères avancées ambiguës arrangées à la façon d'une mosaïque, l'impression d'entités inhumaines et d'événements atemporels, installant un climat oppressant plutôt qu'une horreur sans nom. Son texte le plus connu, qui a longtemps été attribué à Lovecraft, mais qui est pour l'essentiel de sa main¹⁰, *L'Océan de la nuit*, retrace l'errance solitaire du narrateur sur une plage, « sans autre occupation que d'observer les innombrables sautes d'humeur de l'océan ». Tourmenté par une angoisse diffuse, « redoutant la mort autant que la vie », il s'épuise dans l'attente anxieuse d'une présence étrangère, monstrueuse, à jamais indéfinissable. Le récit culmine la nuit du 22 septembre lorsque le narrateur croit apercevoir entre les vagues une forme indistincte, une silhouette ni humaine, ni animale. Rien ne vient infirmer l'hypothèse d'un mirage issu d'une imagination enfiévrée¹¹.

Cependant, ce qui fascina Barlow dans l'œuvre de Lovecraft, c'était plus encore l'idée d'une perspective cosmique, de la possibilité d'épouser un point de vue non humain, affranchi des contraintes de l'espace et du temps¹². Barlow avait partagé cet attrait avec son mentor qui, dans leur correspondance, s'en était fait l'écho :

Vous parlez d'un crâne qui contiendrait, à la place du cerveau, un curieux appareil métallique — en laissant supposer qu'il s'agit soit d'une entité étrangère ou consciente elle-même, soit

9. Sur l'évolution de l'œuvre littéraire de Barlow, voir Massimo Berruti, *Dim-Remembered Stories. A Critical Study of R. H. Barlow*, New York, Hippocampus Press, 2012.

10. S. T. Joshi & Douglas A. Anderson, « Introduction » in Robert H. Barlow, *Eyes of the God. The Weird Fiction and Poetry of R. H. Barlow*, New York, Hippocampus Press, 2002, p. 10.

11. Robert H. Barlow (with H. P. Lovecraft), « The Night Ocean » (1936), in Robert H. Barlow, *Eyes of the God, op. cit.*, pp. 105-120.

12. Lovecraft avait condensé ce trait caractéristique en quelques mots dans un carnet où il notait des idées de récit : « Aventures d'un esprit désincarné — dans de vagues cités à demi-familiales et sur d'étranges landes — à travers l'espace et le temps — à la fin, d'autres planètes et d'autres univers. » (*The Notes & Commonplace Book Employed by the Late H. P. Lovecraft*, édition de Robert H. Barlow, Lakeport, The Futile Press, 1938, entrée 156.)

d'une sorte de récepteur grâce auquel de lointaines entités *d'ailleurs* peuvent contrôler le corps dans lequel il est implanté¹³.

Il s'agissait d'une amorce d'intrigue — mais le commutateur était tellement semblable à ceux de *Par-delà le mur du sommeil* ou *Dans l'abîme du temps* que Barlow en abandonna le projet¹⁴. Il écrivit à la place deux nouvelles, ses derniers textes fantastiques, dans lesquelles le narrateur subissait à son tour une forme subtile de viol psychique. La première, *A Dim-Remembered Story*, commence, à la manière emphatique de Lovecraft, par une méditation métaphysique sur la nature du temps.

Le Temps, plus que tout autre chose, est insaisissable, car personne ne peut savoir ce qu'il est véritablement. Le Temps est peut-être une création de l'Homme — et l'Homme est une chose furtive sur une sphère fragile. Son monde n'est qu'un bourgeon isolé dans le jardin du firmament. Il est possible que s'il n'y avait pas de vie, le Temps n'existerait pas. Les étoiles cristallines demeureraient dans leurs configurations indifférentes — le ciel nocturne conserverait son immensité et ses collections de bijoux, mais si personne ne regardait, si de toute éternité aucun cœur ne battait, par quoi le Temps devrait-il être mesuré ? Un savant a écrit : « Supposons que toutes les choses de l'univers devaient s'arrêter — toutes les vies interrompues, les planètes au repos sur leur orbite, les flux des atomes et des électrons coupés. Le Temps serait suspendu et quand le mouvement reprendrait, il nous apparaîtrait comme l'instant suivant et nous n'aurions aucune conscience de l'événement. » Il suggère aussi que le Temps ne suit probablement pas un cours régulier, qu'il peut comme tous les fleuves s'ameuser et s'emporter¹⁵.

13. « Letter 113. 11 mai 1935 », in S. T. Joshi & David E. Schultz (dir.), *O Fortunate Floridian*, *op. cit.*, p. 261.

14. Peut-être était-il toutefois question de la courte nouvelle « The Experiment » (1935), in Robert H. Barlow, *Eyes of the God*, *op. cit.*, pp. 57-60, en effet très proche de *Par-delà le mur du sommeil*. Dans l'édition originale, elle était résumée ainsi : « Pendant une expérimentation hétérodoxe, l'ego du jeune Edwin Coswell, libéré de son corps, pénètre dans le temps — et assiste à d'indicibles horreurs ! »

15. Robert H. Barlow, *A Dim-Remembered Story* (1936), in Robert H. Barlow, *Eyes of the God*, *op. cit.*, p. 87.

Un seul instant, un seul événement évanescents, était ainsi susceptible de contracter l'histoire passée et future de la Terre entière, « d'un millier de Terres, d'un monde se répétant lui-même par-delà tout décompte, où les choses peuvent exister sous de multiples avatars à de multiples époques, d'un monde qui nous dépasse et que nous n'atteindrons jamais¹⁶ ». Barlow décrivait ainsi l'état d'esprit requis pour la compréhension de sa nouvelle. Le narrateur s'y réveillait dans une forêt du Kansas, amnésique, entrée en matière classique s'il en est. Il découvrait les ruines d'une tour immense où il était accueilli par des femmes au langage étrange. Elles lui offraient gîte et couvert pendant trois nuits durant lesquelles l'étude de manuscrits aux caractères illisibles le plongeait dans une sorte d'épiphanie.

Je fus dévoré par une radiance vivante et affamée, et dans le dernier vertige de ma conscience mon corps s'effaça et ma chair s'engourdit¹⁷.

Son intellect ne traversa alors, en une extase contemplative, les dimensions infinies de l'univers et les éons futurs du cosmos ; il observa une multiplicité de mondes dans lesquels ne subsistait nulle trace humaine ; il regarda le soleil mourir ; il dérivait de siècle en siècle au-dessus de cités agéométriques où vivaient des entités étranges, des formes globulaires constituées de pures vibrations lumineuses ; il voyait avec les « yeux d'un dieu ».

Il se réveilla alors, soudainement, dans son lit. On lui dit que, le matin même, il s'était évanoui dans la rue et qu'il était demeuré dans le coma quelques heures. À ses paroles, il se souvint de sa chute sur le trottoir : son voyage d'un million d'années dans le monde à venir venait alors de s'achever, tout avait eu lieu en un seul instant. Il ne lui restait qu'à écrire le récit de sa transmigration qu'il diviserait en quatre chapitres, chacun correspondant à un verset issu du *Necronomicon* :

*N'est pas mort
Ce qui à jamais dort*

16. *Idem*.

17. *Ibid*, p. 100 ; sur la notion de « temps cosmique » chez Barlow, voir Massimo Berruti, *Dim-Remembered Stories*, *op. cit.*, pp. 205-256.

*Et au long des ères
Peut mourir même la mort*¹⁸

La seconde nouvelle cosmique de Robert H. Barlow, *Origin Undetermined*, est sans doute moins aboutie, reprenant un peu maladroitement le procédé du récit dans le récit mis en place par Lovecraft dans *L'Appel de Cthulhu*. Mais elle témoigne résolument de son intérêt précoce pour les anciennes civilisations d'Amérique. Le narrateur, un médecin, y raconte comment, en mars 1936, un de ses amis, archéologue, après s'être éraflé le doigt avec un couteau d'origine maya, s'était tiré une balle dans la main avant de se suicider. Un manuscrit laissé par l'archéologue permettait de comprendre que son musée avait reçu un an auparavant une urne scellée d'origine prétendument maya, vendue par un Juif d'Europe qui souhaitait échapper aux nazis. L'urne s'était brisée et son contenu — graines, feuilles et lianes séchées — répandu à terre. Une plante poussa alors à une vitesse phénoménale et, à la manière d'un hallucinogène, dévoila à l'archéologue un passé immémorial et un futur maudit — un millier de siècles, peut-être — où des pyramides adimensionnelles aux lueurs ignominieuses s'élevaient entre les montagnes d'une vaste jungle.

J'ai toujours pressenti qu'un secret ancien et terrifiant demeurerait tapi derrière les cités mayas. Ces immenses amas de pierres gisant dans la jungle humide remontent à travers le temps jusqu'à une impénétrable origine, et les monstres louches sculptés sur cent murailles laissent deviner quelque chose d'impie à la signification inhumaine. Nous ne comprenons pas un dixième de ce que nous avons exhumé de ce cimetière vieux de milliers d'années décaties. Quelle malédiction fit s'enfuir le million d'habitants de ces cités ? Pourquoi bâtirent-ils d'autres cités par la suite, très loin des premières ? Je commence à entrevoir la raison de cet abandon. Que savaient-ils alors de ces vastes clairières, et de ces lumières derrière les sommets grimaçants ? (Était-ce une cité ? Peuplée de quoi ?) De vastes antiquités se sont révélées aux envahisseurs espagnols — antiquités dont l'histoire est peut-être conservée dans ces codex dont la destruction est si souvent regrettée. Peut-être que les hommes qui les découvrirent firent bien de les brûler et de prier aux côtés des flammes. Certains des

18. Première occurrence dans Howard P. Lovecraft, « La cité sans nom » (1921), in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, pp. 27-37.

monuments subsistants portent des dates vieilles de millions d'années — Dieu sait quelles sidérantes ères furent chroniquées dans les archives disparues¹⁹.

La plante, pendant les migrations de son esprit, s'était emparée de son corps. Elle le maltraitait et en accélérât la corruption. L'archéologue ne put concevoir d'autre issue que le suicide — les personnages de Lovecraft, quant à eux, avaient plutôt tendance à sombrer dans la folie.

Le décès de Lovecraft marqua une rupture pour Barlow. Il cessa de collectionner et de lire des *pulp magazines*, n'écrivit plus de nouvelle fantastique et poursuivit un cursus d'art au Kansas City Art Institute, sous la direction de Thomas Hart Benton. De l'œuvre graphique qu'il réalisa alors on ne connaît qu'un carnet de cent trente dessins faisant alterner d'épouvantables créatures provenant du bestiaire lovecraftien et des reproductions de dieux aztèques et mayas²⁰. Abandonnant ces études, il déménagea en 1938 en Californie où il fit la rencontre, à San Francisco, d'un groupe d'écrivains fondé par Lawrence Hart. Dans les manifestes de ces poètes « activistes », il était question de rejeter les modes d'expression traditionnels et d'exprimer les émotions de manière plus intense en travaillant sur les connotations subjectives des mots plutôt que sur leur seule valeur dénotative. La narration et la régularité des sonnets étaient laissées de côté au profit de vers déliés, souvent obscurs, parfois incongrus²¹. À vingt ans, Barlow renouvela ainsi, par la fréquentation euphorique de cet atelier de poésie moderniste, les formes d'expression de son arsenal littéraire :

Lovecraft m'avait appris à dire ce que j'avais en tête ; Hart soulignait que l'expression était plus forte lorsque formulée en des mots qui faisaient convulser la rétine et l'œsophage²².

19. Robert H. Barlow, « Origin Undetermined » (1937), in Robert H. Barlow, *Eyes of the God*, *op. cit.*, pp. 131-132.

20. Roy A. Squires, *Catalog II : Clark Ashton Smith, H. P. Lovecraft, Robert H. Barlow*, Glendale, 1969, entrée 107.

21. Lawrence Hart, « A Note on Robert Barlow », *Poetry*, 78 (2), 1951, pp. 115-118 ; Lawrence Hart (dir.), *Accent on Barlow, An Anthology of Activist Poetry*, San Rafael, 1962.

22. Robert H. Barlow, « Statement about Poetry » (1944), in Robert H. Barlow, *Eyes of the God*, *op. cit.*, p. 179 ; sur la poésie de Barlow, voir Massimo Berruti, *Dim-Remembered Stories*, *op. cit.*, pp. 333-393.

3

Dans le deuxième chapitre de *Dans l'abîme du temps*, Nathaniel Wingate Peaslee relate les rêves et les visions qui s'emparèrent de lui à partir de 1913, quand il reprit possession de son corps. Il décrit des cités aux proportions démesurées, sans trace de vie, perdues au milieu de forêts immenses, dans un climat perpétuellement pluvieux et orageux. Il avait l'impression de flotter dans un monde où il serait retenu prisonnier, entouré de bibliothèques infinies où s'entassaient des livres couverts de hiéroglyphes curvilignes.

Le chapitre trois le voit se convertir de l'économie politique à la psychologie. Il s'était rendu compte que d'autres que lui, qui étaient devenus fous, avaient connu des visions au contenu semblable aux siennes. Il compulsa alors frénétiquement les comptes rendus psychiatriques de leurs cas. Il en vint même à consulter des livres secrets et interdits — qu'il avait l'impression de relire. Il y apprit l'existence de mythes ancestraux : il y avait cinquante millions d'années, une espèce d'entités vivant sur Terre avait su maîtriser les secrets du temps. Les membres de cette Grand-Race pouvaient projeter leur esprit dans le passé et le futur, et acquérir ainsi la totalité des annales de la Terre qu'ils archivaient dans d'immenses bibliothèques²³. Nathaniel W. Peaslee acheva ses recherches en 1920 et parvint à se convaincre que c'était ses lectures qui induisaient le contenu de ses visions et de ses rêves.

Le quatrième chapitre renoue avec le récit des hallucinations du narrateur. Il y voyait sans cesse les êtres de la Grand-Race, certains écrivant en hiéroglyphes, d'autres avec les lettres de l'alphabet; il se vit lui-même, sur une surface polie, sous la forme d'un de ces êtres; il rencontra des entités de toutes les planètes et de toutes les époques; il se souvint de connaissances inouïes qui remontaient à cent cinquante millions d'années et appartenaient aussi bien à l'exobiologie d'êtres asexués d'une longévité de cinq mille ans qu'à leur exosociologie, un genre de socialisme fasciste où la famille n'existait pas et où les relations sociales obéissaient à un ordre rigide.

23. Dont François Bon a souligné la dimension borgésienne dans la postface à sa traduction de *Dans l'abîme du temps* (Point, 2015). On sait l'admiration de Borges pour l'œuvre de Lovecraft.

Même si, au fil des trois chapitres, de plus en plus d'informations sur les cités et les êtres de la Grand-Race sont révélées, il n'en reste pas moins qu'ils ressassent chaque fois à peu près la même description. L'effet est celui d'une certaine redondance, parfois pesante. C'est pourtant là la clé du dispositif mis en place par Lovecraft : un même monde ancien et inhumain est présenté sous la forme d'une vision supposée imaginaire, puis d'un savoir ancestral issu du patrimoine littéraire et scientifique, puis à nouveau d'une vision imaginaire. Lovecraft crée, avec ce va-et-vient épistémologique, une oscillation temporaire entre le statut objectif propre au savoir scientifique des livres et des revues et le statut subjectif des visions et des rêves. À l'issue de cet entre-lacs, le narrateur persiste à penser — jouant sur la patience du lecteur — que ses visions ne sont pas les souvenirs traumatisants laissés par son viol psychique, qu'ils pourraient n'être que le produit de son imagination confrontée à la substance, qu'il considère comme « mythique », des livres qu'il étudie. La problématique qui se dégage de cette structure répétitive érigée au rang d'art poétique est celle de l'alimentation de la fiction par le réel et du réel par la fiction. Science et imagination s'entrecroisent et se conditionnent l'une l'autre sans qu'il soit possible de tracer une frontière nette.

4

Durant l'été 1938, pour ses vingt ans, Robert H. Barlow effectua un premier séjour au Mexique qui l'enchantait. Il y retourna deux ans plus tard pour suivre, le temps d'une *summer school* à l'Université nationale, dans la capitale du pays, les cours de nahuatl dispensés par le professeur Wigberto Jiménez Moreno. À l'aise dans l'apprentissage des langues, enthousiasmé par la perspective d'étudier par ce biais l'histoire oubliée de civilisations millénaires — le nahuatl était la *lingua franca* de l'Empire aztèque —, il décida de laisser derrière lui ses ambitions artistique et littéraire pour devenir anthropologue²⁴.

Il s'inscrivit à l'université de Californie à Berkeley où, sous la

24. Lettre de Robert H. Barlow à son père, 20 décembre 1941, et lettre de Robert Barlow à Larry Farsaci, 13 juin 1943, JHL ; George T. Smisor, « R. H. Barlow and *Tlalocan* », *Tlalocan*, 3 (2), 1952, pp. 97-102.

houlette d'Alfred Louis Kroeber, de Paul Radin et de Carl Sauer, il obtint un bachelor en 1942. L'année suivante le vit chercheur associé au département d'anthropologie, statut qui lui permit d'entreprendre une vaste étude à visée cartographique et toponymique de deux codex nahuatl, le *Matrícula de tributos* et le *Códice Mendocino*²⁵. Pendant ces années, entre deux alertes au raid aérien, il ne s'éloigna guère du campus universitaire, notamment de son immense bibliothèque. Il s'absorba entièrement dans l'exploration érudite des manuscrits aztèques préhispaniques et coloniaux, et dans le déchiffrement de leurs hiéroglyphes curvilignes. Il avait enfin trouvé un travail auquel dédier son temps et il aimait dire à ses amis que, tout compte fait, il attendrait d'avoir quarante ans pour se suicider²⁶.

Mexico devint à partir de 1943 sa résidence permanente. Il avait vingt-cinq ans et compris que son homosexualité serait bien moins problématique à vivre au Mexique qu'aux États-Unis²⁷. Il fit l'acquisition d'une maison dans le quartier d'Azcapotzalco — où il était l'unique étranger²⁸ — et obtint des charges de cours à l'Université nationale autonome de Mexico, puis à l'Institut national d'anthropologie et d'histoire. En 1948 il fut nommé directeur du département d'anthropologie du Mexico City College, une université privée, installée dans le quartier de la Roma, accueillant en général pour une année des étudiants anglophones, américains pour la plupart, dont de nombreux bénéficiaires du G.I. Bill, une loi votée en 1944 qui permettait aux soldats démobilisés de voir leurs études financées par l'État²⁹.

La stratégie intellectuelle de Robert H. Barlow comportait deux volets. Le premier consistait à apprendre la langue vernaculaire et à mettre au point l'édition de textes rédigés en cette langue, traduits ensuite, le cas échéant, en espagnol ou en anglais. De ce

25. Le mémoire qui en résulta, achevé dès 1943, ne fut publié qu'en 1949 : Robert H. Barlow, *The Extent of the Empire of the Culhua Mexica*, Berkeley, University of California Press, 1949.

26. Lettre de Robert H. Barlow à son frère, 12 mai 1942, et lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 27 juin 1971, JHL.

27. Lettre de Barbara A. Kirk à Kenneth W. Faig, 10 décembre 1971, JHL.

28. Bernice L. Barlow, « Mexico » (1948), JHL.

29. *International Directory of Anthropologists*, Washington D.C., American Anthropological Association, 1950, p. 10.

point de vue il se comportait en fidèle disciple de Paul Radin dont toute la carrière n'avait obéi qu'à un seul principe :

Ce dont l'anthropologie a le plus besoin aujourd'hui, c'est de l'édition critique de matériaux originaux. Il est essentiel pour chacune de ces transcriptions qu'elle soit scrupuleusement séparée de toute autre discussion, de telle sorte que les historiens du futur n'aient jamais le moindre doute lorsqu'ils souhaiteront distinguer les sources premières, les commentaires et analyses, et les interprétations du collecteur ou de l'éditeur³⁰.

Barlow avait édité de sa propre initiative deux revues de poèmes et de nouvelles fantastiques entre 1935 et 1938, *Dragon-Fly* et *Leaves*. Il recycla ce savoir acquis en fondant, au Mexique, pas moins de trois périodiques axés sur l'édition de textes originaux rédigés dans les langues des peuples amérindiens. Le premier, *Tlalocan*, qu'il dirigea et imprima lui-même avec l'aide d'un collègue de Berkeley, George T. Smisor, avait pour ambition de publier « les données originales des cultures indigènes du Mexique ». Le deuxième, *Mesoamerican Notes*, poursuivait le même objectif, mais cette fois avec l'appui institutionnel du Mexico City College. Le troisième, *Mexihkatl itonalama*, entièrement rédigé en nahuatl et dirigé par Miguel Barrios Espinoza, collègue de Barlow au College, était quant à lui distribué aux populations amérindiennes de Tetzoco et de Milpa Alta³¹. Barlow avait installé dans le patio de sa maison une imprimerie et il supervisait lui-même la composition, le tirage et la reliure de l'ensemble de ces journaux.

30. Paul Radin, *The Culture of the Winnebago : As Described by Themselves*, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics : Memoir 2, *International Journal of American Linguistics*, 1949, p. ii. Sur Paul Radin, voir Christer Lindberg, « Paul Radin : The Anthropological Trickster », *European Review of Native American Studies*, 14 (1), 2000, pp. 1-9.

31. « Club Activities », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, p. 102 ; « Unique Periodical Written in Nahuatl », *Mexico City Collegian*, 3 (13), 19 mai 1950, pp. 1-2 ; Robert H. Barlow & Valentín Ramírez, « Tonatiw Iwan Meetstli » (1950), *Tlalocan*, 4 (1), 1962, pp. 55-61 ; Robert H. Barlow, « Documentos en náhuatl », in Robert H. Barlow, *Escritos diversos*, Puebla, Universidad de las Américas, 1999, pp. 163-222.

Le second volet de l'activité de recherche débordante de Barlow consistait en l'étude des anciens codex nahuatl, notamment de ceux rédigés dans l'écriture « hiéroglyphique » des Aztèques et de leurs prédécesseurs. Il explora ainsi la quasi-totalité du corpus disponible, voyageant même une fois, en 1948, en France et au Royaume-Uni pour consulter certains manuscrits³². Il rédigea de nombreux commentaires de codex³³, esquissa dans un but pédagogique une approche synthétique de la sémiotique de leur écriture³⁴ et établit même, avec l'aide de Byron McAfee, un *Dictionnaire des éléments phonétiques de l'écriture hiéroglyphique*³⁵.

Robert H. Barlow associait ainsi, de manière originale, l'étude de l'oralité contemporaine — il finit par parler couramment nahuatl — et celle de l'écriture des anciens textes, accordant alors, par la sédimentation sémantique de la langue et par le déchiffrement des hiéroglyphes, au passé de civilisations disparues depuis plusieurs siècles. La science avait triomphé sur la littérature. Cependant, entre idiomes étranges, codex hiéroglyphiques, cités en ruines et plongées dans des ères méconnues, Barlow continuait à évoluer dans le vaste univers fantasmagorique cristallisé lors de sa précoce initiation aux côtés de Lovecraft.

5

Les derniers chapitres de *Dans l'abîme du temps* délaissent l'étude des livres et l'exposé des délires visionnaires pour confronter le narrateur à l'inéluctable réalité. Suite à la publication du résultat de

32. Lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 5 juillet 1971, JHL.

33. Le plus important étant peut-être Robert H. Barlow, « Códice Azcatitlan », *Journal de la Société des américanistes*, n° 38, 1949, pp. 101-113, avec 29 planches. Voir sa réédition par Michel Graulich, *Codex Azcatitlan*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995. Une substantielle sélection des notes restées inédites de son vivant a été publiée dans Robert H. Barlow, *Fuentes y estudios sobre el México indígena*, primera parte, Puebla, Universidad de las Américas, 1994.

34. Robert H. Barlow, « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, pp. 107-117.

35. Robert H. Barlow & Byron McAfee, *Diccionario de elementos fonéticos en escritura jeroglífica*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1949.

ses recherches dans le *Journal* de la Société américaine de psychologie, Nathaniel W. Peaslee avait reçu une lettre accompagnée de photographies. Le contenu de la lettre est reproduit *in extenso* dans la nouvelle : Robert B. F. Mackenzie, archéologue, y décrivait la récente fouille de ruines enfouies au milieu du désert australien. Il avait été étonné de la ressemblance de certains motifs ornant ces ruines avec ceux des visions que Peaslee avait dépeintes dans son article. Les photographies achevèrent de convaincre Peaslee de la pertinence de l'analogie. Il organisa sur le champ une expédition scientifique en Australie, composée d'un géologue, d'un historien et d'un anthropologue, expédition qui entreprit la fouille du site, exhumant les fondations d'un gigantesque édifice au passé au moins plurimillénaire, composé de mégalithes recouverts de hiéroglyphes curvilignes.

La nuit du 17 au 18 juillet 1935, pris d'insomnie, Peaslee se dirigea vers l'édifice et en arpenta le labyrinthe de couloirs, s'orientant intuitivement, épouvanté par l'impression de déjà-vu qui imprégnait les lieux. Il finit par atteindre une salle, plus familière encore que les autres, dont les murs se réduisaient à de longs rayonnages poussiéreux alignant d'innombrables livres d'une ancienneté insondable. Tous renfermaient des textes hiéroglyphiques, curvilignes ou non. Sa main le guida toutefois vers un livre précis.

Aucun œil n'avait vu, aucune main n'avait touché ce livre depuis la venue de l'homme sur cette planète. Pourtant, lorsque je braquai ma torche sur lui dans ce terrifiant abîme, je vis que les caractères bizarrement colorés sur les pages de cellulose cassante et brunie par les âges n'étaient pas du tout de ces hiéroglyphes obscurs datant de la jeunesse de la Terre. Non, c'étaient les lettres de notre alphabet familier, composant des mots anglais *écrits de ma main*³⁶.

Les visions de cauchemar de Nathaniel W. Peaslee et l'ensemble des légendes qu'il avait rassemblées trouvaient là une indubitable confirmation, le récit réitérant une dernière fois, sous la forme conclusive d'une observation directe, la description de la cité et des annales de la Grand-Race.

36. Howard P. Lovecraft, *The Shadow Out of Time*, *op. cit.* Voir aussi, pour une variante de cette dernière phrase, Robert H. Barlow, « Memories of Lovecraft » (1934), in S. T. Joshi & David E. Schultz (dir.), *O Fortunate Floridian*, *op. cit.*, p. 402.

On a rapproché cette nouvelle de celles d'autres auteurs — connus de Lovecraft — qui exploitèrent eux aussi le thème de l'échange d'âme³⁷. Il a également été reconnu que *Dans l'abîme du temps* comportait l'exposé le plus complet, aux côtés peut-être des *Montagnes hallucinées*, de ce qu'August Derleth, un de ses continuateurs, baptisa le « mythe de Cthulhu », un complexe de lieux, d'ouvrages et de déités imaginaires. Nathaniel W. Peaslee était en effet professeur à l'université Miskatonic d'Arkham. Il avait consulté le *Necronomicon* d'Abdul al-Hazred, *Le Livre d'Eibon* et *Les Cultes sans nom* de Friedrich Wilhelm von Junzt. Il retraçait l'histoire des êtres monstrueux de la Grand-Race et de certains de leurs ennemis. Lovecraft distilla ce complexe d'éléments fictionnels dans la plupart de ses nouvelles tardives. Il l'avait en partie construit en collaboration avec des amis écrivains publiant dans les mêmes *pulp magazines* que lui, comme Clark Ashton Smith, inventeur du *Livre d'Eibon*, ou Robert E. Howard, inventeur de l'infâme ouvrage de F. W. von Junzt. Ce « mythe de Cthulhu » survivrait à la mort de son créateur et il se déploierait progressivement comme l'horizon référentiel non seulement d'un genre littéraire, mais aussi d'une parcelle non négligeable de l'imaginaire occidental³⁸.

Il a moins été remarqué que *Dans l'abîme du temps*, à l'égal d'autres nouvelles de Lovecraft (*La Cité sans nom*; *Le Tertre*; *Les Montagnes hallucinées*, etc.), venait s'inscrire en rupture avec le schéma narratif d'un genre qui lui préexistait : la littérature des mondes perdus. Dans les romans de ce genre apparu au XIX^e siècle, accompagnant la nouvelle vague d'expansion coloniale de l'époque, il était généralement question d'un héros blanc, aventurier et savant, qui, après avoir pris connaissance d'un ancien

37. S. T. Joshi et David E. Schultz signalent ainsi Barry Paine, *An Exchange of Souls* (1911), Henri Béraud, *Lazare* (1924) ou H. B. Drake, *The Shadowy Thing* (1928); cf. *An H. P. Lovecraft Encyclopedia*, New York, Hippocampus Press, 2004, p. 264, et « Introduction », Howard P. Lovecraft, *The Shadow Out of Time*, *op. cit.*, pp. 18-21.

38. Sur les aléas du mythe de Cthulhu, voir par exemple S. T. Joshi (dir.), *Dissecting Cthulhu : Essays on the Cthulhu Mythos*, Lakeland, Miskatonic River Press, 2011, ou Jason Colavito, *The Cult of Alien Gods : H. P. Lovecraft and Extraterrestrial Pop Culture*, Amherst, Prometheus Books, 2005, qui voit dans les récits de Lovecraft l'origine des très populaires thèses monogénistes et hyperdiffusionnistes attribuant à des astronautes extraterrestres l'origine des pyramides, des géoglyphes, etc.

manuscrit — une carte ou un grimoire —, partait à la recherche d'une civilisation inconnue ou oubliée, cachée dans les territoires les plus inaccessibles, les fronts pionniers de la colonisation. Il y découvrait une société originale, plus ou moins modelée sur les chroniques coloniales ou les récits des explorateurs contemporains, coexistant parfois avec des entités monstrueuses auxquelles ils rendaient un culte. Le héros devenait alors, après quelques péripéties, le nouveau roi de ce peuple soit en épousant la princesse héritière (ces romans étaient souvent aussi des histoires d'amour), soit en prouvant sa supériorité jusque dans les arts et les savoirs les plus estimés par la culture locale³⁹. Dans *Lettres mortes*, j'ai extrait de ce genre littéraire un schéma narratif plus diffusé encore que j'ai nommé scénario Avatar, scénario typiquement colonialiste où un Blanc se mêle à un peuple indigène pour devenir le meilleur d'entre eux et finir, naturellement, par les dominer⁴⁰.

L'écrivain britannique Henry Rider Haggard fut l'un des plus grands représentants du genre. La plupart des ses romans à succès se déroulaient — logiquement — en Afrique⁴¹, mais il consacra aussi quelques récits à l'Amérique centrale. *Cœur du monde*, publié en 1896, en constitue un bel exemple⁴². Le roman se déroule au Yucatán, non loin du Honduras britannique, et met en scène un jeune Anglais, James Strickland, d'une beauté, d'un courage et d'une intelligence hors norme. Sa rencontre fortuite avec Ignatio, un Indien nahuatl, héritier légitime de l'Empire aztèque et capable de déchiffrer l'écriture hiéroglyphique d'une vieille carte, le conduisait à partir en quête d'une ville maya perdue dans les vallées de la forêt, au-delà des vestiges de Palenque. Ils atteignaient, après bien des aventures, la cité secrète — modelée à la fois sur les anciennes ruines

39. Allienne R. Becker, *The Lost Worlds Romance : From Dawn Till Dusk*, Westport, Greenwood Press, 1992 ; Alain Zamaron, *Représentation des civilisations disparues dans la littérature d'aventures fantastiques de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e*, thèse de doctorat, Université de Provence, 1995 ; John Rieder, *Colonialism and the Emergence of Science Fiction*, Middletown, Wesleyan University Press, 2008.

40. Pierre Déléage, *Lettres mortes*, Paris, Fayard, 2017, pp. 210-211, p. 267. Voir aussi Frank A. Salamone, « The Heroic Anthropologist Rides Again : The Depiction of the Anthropologist in Popular Culture », *Anthropos*, 107, 2012, pp. 157-166.

41. Par exemple *Les Mines du roi Salomon* (1885), ou *Elle* (1887).

42. Henry Rider Haggard, *Cœur du monde* (1896), Paris, Néo, 1986.

de Tikal et sur le village maya contemporain de l'île du lac Petén Itzá — où James Strickland tombait follement amoureux de l'héritière du trône, nommée tout simplement Maya. S'ensuivait une union qui ferait de leur descendance le futur roi du peuple maya, accomplissant ainsi les prophéties au sujet d'un dieu blanc civilisateur, le Quetzal des Aztèques ou le Cucumatz des Mayas⁴³, prophéties qui hantent continuellement le roman. L'histoire se finissait mal, comme souvent chez Rider Haggard, mais l'essentiel était bien là : quête du livre interdit, déchiffrement d'une écriture antique, découverte d'une cité et d'une société perdues dans la jungle, prophétie du dieu blanc, critique des mauvais colons espagnols et exaltation des bons colons britanniques, accession présentée comme naturelle du héros blanc au sommet de la hiérarchie locale.

On retrouve ce schéma narratif — très clairement colonialiste — dans de nombreux romans de mondes perdus (Rudyard Kipling, Thomas Janvier, Arthur Conan Doyle, Edgar Rice Burroughs, Abraham Merritt, Pierre Benoit⁴⁴, Alain Serdac, auxquels il faudrait ajouter une foule d'écrivains oubliés), mais aussi dans une proportion significative de la littérature populaire occidentale, tous genres confondus, et ce jusqu'à nos jours, par l'intermédiaire de la science-fiction puis d'Hollywood. Pour me limiter aux seuls Mayas, je n'évoquerai que deux autres exemples suffisamment espacés dans le temps, parmi les plus mineurs et donc peut-être les plus représentatifs d'un imaginaire partagé. Dans *Le Démon bleu* (1926), André Armandy mettait en scène une expédition scientifique au Yucatán composée d'un aristocrate ruiné mais moralement supérieur, d'un savant excentrique expert en codex préhispaniques (modelé sur Brasseur de Bourbourg) et d'un anthropologue américain disposant du financement de l'Institut Carnegie. Le déchiffrement du Codex Peresianus, un manuscrit en glyphes mayas conservé à la Bibliothèque nationale de France, leur permettait de localiser une ville perdue au fond de la jungle. L'aristocrate tombait amoureux d'Itza, la grande prêtresse à la tête de cette société maya, qui lui révélait le secret de la cité interdite :

43. Respectivement Quetzalcóatl et Kukulcán.

44. Des livres de tous ces auteurs faisaient partie de la bibliothèque de Robert H. Barlow, aux côtés de ceux d'Ezra Pound ou de Marcel Proust : « Weird Fiction, Tales, Poems, etc., in the Collection of the Late Robert H. Barlow », JHL.

le peuple rendait un culte aux survivants d'une race de monstres dégénérés⁴⁵. Dans *Le Dieu blanc* (1954), Annie Achard racontait, quant à elle, comment une aristocrate partait à la recherche de son fiancé porté disparu après l'accident survenu à son avion à propulsion atomique au-dessus de la forêt du Yucatán. Son expédition — dont faisait partie un archéologue — découvrait une cité perdue où vivaient en secret les descendants de l'Empire maya. En son centre s'élevait un temple dédié à Chaac, dieu de la pluie, recouvert d'hiéroglyphes calculiformes, où l'on pratiquait encore récemment des sacrifices humains. La jeune aristocrate y retrouvait son fiancé : il dirigeait dorénavant en tant que Fils du Soleil ce peuple païen, accomplissant la prophétie d'un dieu blanc venant des cieux et reformant progressivement leur civilisation pour la débarrasser de ses restes de sauvagerie polythéiste⁴⁶.

Howard P. Lovecraft propose dans ses récits une alternative radicale à ce schéma narratif très répandu. Le racisme colonial de la littérature des mondes perdus, paternaliste et réformateur, différait grandement du racisme viscéral de Lovecraft qui tendait à l'annihilation de toute altérité qui ne soit incompréhensible ou répugnante. Dans ce contexte il n'est pas étonnant que Lovecraft ait repris la plupart des poncifs de la littérature d'inspiration coloniale — héros blanc et savant, déchiffrement de livres hiéroglyphiques, expédition scientifique dans une cité perdue —, en remplaçant toutefois la découverte et la domination d'un peuple exotique contemporain par la révélation de l'existence d'une race extraterrestre au passé immémorial dont l'hypothèse d'une possible survivance suffisait à rendre fou quiconque l'envisageait. Lovecraft, s'il conservait aussi bien les principaux éléments du schéma narratif colonial que ses valeurs scientiste, raciste et sexiste, substituait à une conception paternaliste et optimiste de l'altérité une conception anti-humaniste, paralysante et pessimiste, sapant d'avance tout effort d'empathie ou de compréhension intuitive. Chez Lovecraft, et contrairement aux auteurs du XX^e siècle qui essaieront consciemment de détourner le schéma narratif colonial en en retravaillant les valeurs centrales

45. André Armandy, *Le Démon bleu*, Paris, Baudinière, 1926.

46. Annie Achard, « Le dieu blanc », *Stella. Les lectures de la femme*, n° 11, 1954, pp. 29-127. Les données ethnographiques recyclées par l'auteure provenaient toutes de Jacques Soustelle, *Mexique, terre indienne*, Paris, Grasset, 1936.

(comme par exemple Joseph Conrad ou Ursula Le Guin), la quête d'un savoir autre provenant de peuples autres ne pouvait conduire qu'à l'horreur, à l'incompréhension et à la folie. Version radicale d'un scénario anti-Avatar⁴⁷.

6

En 1949, six ans après son installation définitive au Mexique, les recherches de Robert H. Barlow prirent une nouvelle tournure. Sa curiosité insatiable se détourna des Nahuas pour se focaliser sur les Mayas. Il obtint un financement de la division des recherches historiques de l'Institut Carnegie et effectua un premier séjour d'étude au Yucatán en mai 1949⁴⁸. Il y rencontra, à Mérida, Román Zapata M., Maya employé pendant un temps par les missionnaires protestants du Summer Institute of Linguistics, devenu ensuite proche d'Alfredo Barrera Vásquez, mayaniste réputé, né au Yucatán, qui dirigeait alors un Institut d'alphabetisation pour les indigènes monolingues du Mexique⁴⁹. Román Zapata savait écrire sa propre langue et avait déjà entamé, depuis deux ans, une enquête sur les traditions orales mayas. Barlow l'employa sur le champ pour qu'il lui enseigne la langue maya puis qu'il entreprenne, après son départ, une collecte rémunérée de contes traditionnels et de chants folkloriques dans les communes de Pisté (à deux pas du site archéologique de Chichén Itzá), de Tekax et de Tikun.

47. De ce point de vue, « Le défi d'outre-espace » (in Howard P. Lovecraft, *Œuvres*, t. 2, *op. cit.*, pp. 271-283), récit collectif dans lequel Lovecraft recycla le schéma narratif de *Dans l'abîme du temps*, est très significatif : Robert E. Howard, qui prit la suite, imagina que le narrateur (transmigré dans une entité extraterrestre), plutôt que de demeurer sidéré devant son abominable condition, massacrait la caste des savants, détruisait leurs idoles et devenait le roi de leur planète. Le créateur de *Conan le Cimmérien* signait ainsi la revanche du scénario Avatar.

48. Il s'y était déjà rendu en février de la même année pour visiter les ruines de Chichén Itzá (lettre de Robert H. Barlow à son frère, 2 mars 1949, JHL).

49. C'est probablement lui qui présenta Zapata à Barlow : Barrera Vásquez et Barlow s'étaient rencontrés en septembre 1945 lors d'une série de conférences organisées à Mexico par le Summer Institute of Linguistics.

À l'attention de l'institution qui le finançait, Robert H. Barlow explique ses objectifs dans les termes suivants :

Dans la recherche des fragments manquants de l'histoire maya, une approche évidente semble avoir été ignorée. La collecte et l'étude comparative de contes et de croyances dans la langue maya n'ont, en un siècle d'études, que rarement été entreprises, et ce en raison de l'opinion qui voudrait que les religions et les histoires anciennes se sont, avec le temps, dégradées en fables dénuées d'intérêt. Il est certes très probable que nul vieil homme ne soit capable de nous livrer la signification précise d'une frise de Chichen Itza, cependant un certain nombre de récits collectés auprès d'un nombre suffisant d'anciens, compilés et analysés ensemble en suivant la technique finlandaise, éclairera certainement d'un nouveau jour les idées des populations du Yucatán pré-hispanique⁵⁰.

Barlow poursuivait son argumentaire en soulignant, cohérent avec lui-même, l'importance d'apprendre la langue maya, de travailler avec des collaborateurs locaux (comme Román Zapata M. à qui il faisait allusion) et de ne pas se contenter des « contes publiés en espagnol ou en anglais qui s'attachent presque tous à des thèmes européens », la seule exception dans la littérature ethnographique prenant la forme « d'un articulet collecté par Berendt à l'époque de l'empereur Maximilien et réédité avec une telle assiduité qu'on pourrait en déduire qu'il ne reste ni Mayas vivants ni tradition orale à explorer⁵¹ ». La lecture de ce projet permet d'observer comment

50. Robert H. Barlow, « History of the Maya Area », *Carnegie Institution of Washington Year Book*, 49, 1950, p. 206. La « technique finlandaise » n'est autre que la classification Aarne-Thompson. Pour une première ébauche de ce projet limitée à l'aire nahuatl, voir Robert H. Barlow, « Los Kwawxochipixkeh y otros temas del cuento indígena », *Anuario de la Sociedad Folklórica de México*, 6, 1949, pp. 433-438.

51. Robert H. Barlow, « History of the Maya Area », *Carnegie Institution of Washington Year Book*, 49, 1950, p. 207. Les allusions concernent d'abord Margaret Park Redfield, « The Folk Literature of a Yucatecan Town », *Contributions to American Archaeology*, 13 (456), Washington D.C., Carnegie Institution, 1937, et ensuite Daniel G. Brinton, « The Folk-Lore of Yucatan », *The Folk-Lore Journal*, 1 (8), 1883, pp. 244-256, où sont reprises les notes inédites de Karl Hermann Berendt. Ce dernier texte, traduit par Alfredo Barrera Vásquez, a depuis été

Barlow transposait du nahuatl au maya une même stratégie de recherche : l'apprentissage et l'étude de la langue et des traditions orales n'avaient d'intérêt que dans la mesure où ils permettaient ensuite d'ouvrir une fenêtre inédite sur le passé d'une civilisation disparue, et en particulier sur ses textes.

C'est durant ce premier séjour au Yucatán que Robert H. Barlow recruta deux jeunes domestiques mayas. Eduardo Duarte Flores, qui avait alors vingt-trois ans, était originaire de Catmis à côté de Peto, Domingo Torres Aguilar était quant à lui originaire de Dzidzantún, à quelques kilomètres de Telchac Puerto. Il les fit venir, dès le mois suivant, dans sa maison d'Azcapotzalco où ils travaillèrent à l'impression manuelle des journaux et devinrent secrètement ses amants. Barlow comptait apprendre à leur contact la langue maya, procédé qu'il avait déjà mis en œuvre, au cours des premières années suivant son installation au Mexique, avec ses domestiques et amants nahuas⁵².

Il est très probable que ce fut la lecture de l'ouvrage de Sylvanus Griswold Morley, *The Ancient Maya*, paru en 1946, qui déclencha la volte-face de Barlow⁵³. Il s'agissait d'une somme de fin de carrière — Morley mourut deux ans après sa publication — qui synthétisait les connaissances archéologiques des précédentes décennies et présentait une image fortement idéalisée de la civilisation maya. C'était Morley qui avait convaincu l'Institut Carnegie, dès les années 1910, de financer un vaste programme d'archéologie au Yucatán, d'abord centré sur le site de Chichén Itzá où il s'installa à partir de 1924. Le projet, en coopération avec le gouvernement mexicain, consistait non seulement à accumuler un savoir scientifique mais aussi à rendre les sites accessibles aux touristes, et une route reliant Chichén Itzá au port de Progreso fut

régulièrement réimprimé : Daniel G. Brinton, *El Folklore de Yucatán*, Mérida, Museo Arqueológico e Histórico de Yucatán, 1937.

52. Lettre de Robert H. Barlow à sa mère, 17 décembre 1949 ; lettre de Robert H. Barlow à sa mère, 20 décembre 1950 ; lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 27 juin 1971 ; et lettre de George T. Smisor à Neil Barron, 26 janvier 1975, JHL ; Clare Mooser, « A Study of Robert Barlow : The T. E. Lawrence of Mexico », *Mexico Quarterly Review*, 3 (2), 1968, p. 8.

53. Robert H. Barlow, « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes*, 2, 1950, p. 111.

achevée dès 1927⁵⁴. Sylvanus G. Morley, diplômé de Harvard, était un archéologue dynamique et enthousiaste, patriote — il se fit espion au Yucatán pendant la Première Guerre mondiale⁵⁵ —, mais également d'une affabilité apparemment illimitée, trait de caractère assez tôt reconnu par les Mayas qui utilisèrent souvent l'archéologue comme truchement dans les délicats pourparlers diplomatiques qu'ils menaient avec le gouvernement régional⁵⁶.

Les décennies que Morley passa au Yucatán se rapprochaient autant qu'il était possible de l'accomplissement d'un fantasme romantique. Il ne cessait d'explorer le territoire à la recherche de nouvelles cités en ruine perdues dans les forêts et était littéralement obsédé par la transcription des textes hiéroglyphiques inconnus gravés sur des stèles à moitié enterrées ou des parois envahies par la végétation⁵⁷. On ne sera donc pas étonné en apprenant qu'il prit conscience de sa vocation dès l'adolescence, à la lecture de romans tels que *The Last of the 'Tzins : A Tale of the Conquest of Mexico* de Lew Wallace⁵⁸ et surtout *Cœur du monde* d'Henry Rider Haggard, son premier contact avec les Mayas⁵⁹.

54. Robert L. Brunhouse, *Sylvanus G. Morley and the World of the Ancient Mayas*, Norman, University of Oklahoma Press, 1971 ; voir aussi John Eric Sidney Thompson, *Maya Archaeologist*, London, R. Hale, 1963, et Helen Delpar, *Looking South : The Evolution of Latin Americanist Scholarship in The United States, 1850-1975*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2008.

55. Charles H. Harris III & Louis R. Sadler, *The Archaeologist was a Spy : Sylvanus G. Morley and the Office of Naval Intelligence*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2003.

56. Paul Sullivan, *Unfinished Conversations*, New York, Alfred A. Knopf, 1989.

57. Morley et Barrera Vásquez, le mentor de Román Zapata M., publièrent ensemble une étude pionnière des livres de Chilam Balam qu'ils considéraient comme les héritiers des codex préhispaniques : Alfredo Barrera Vásquez & Sylvanus G. Morley, « The Maya Chronicles », *Contributions to American Anthropology and History*, 48, Washington D.C., Carnegie Institution, 1949.

58. Lew Wallace, *The Fair God or The Last of the 'Tzins : A Tale of the Conquest of Mexico*, Boston, Osgood & Co., 1873 ; le roman était basé sur l'histoire de la conquête de Prescott.

59. Robert L. Brunhouse, *Sylvanus G. Morley and the World of the Ancient Mayas*, *op. cit.*, p. 15.

Plus surprenant, Morley éprouva le besoin d'inclure ce dernier roman dans la très sérieuse bibliographie de *The Ancient Maya*, l'œuvre de sa vie, rédigée à soixante-trois ans⁶⁰. Il n'est pas impossible de déceler dans ce détail une forme d'aveu, Morley assumant ainsi discrètement le caractère onirique et parfois même légèrement délirant de sa vision des anciens Mayas. Il les imaginait naturellement pacifiques, vivant dans une sorte de théocratie bien ordonnée, réglée par un calendrier d'une grande complexité. Une haute caste de prêtres, l'élite intellectuelle, s'absorbait entièrement dans la contemplation des cieux. Les Mayas étaient selon lui le peuple le plus intelligent de la planète, un peuple d'astronomes et de scribes au panthéon couronné par le dieu Itzamna, l'avatar de Zeus et Jupiter⁶¹. L'antique cérémonie d'intronisation des prêtres avait tout de l'examen universitaire et ils avaient inventé l'écriture dans un but uniquement théologique⁶². Depuis le sommet de pyramides sacrées, surplombant à perte de vue un parterre de forêt tropicale, ils régnaient sur un peuple de paysans docile et heureux⁶³.

Galvanisé par ce fantasme idyllique, conforté plus tard par la lecture des ouvrages au contenu similaire de John Eric Sidney Thompson⁶⁴, collègue britannique de Morley qui dominerait les études mayanistes pendant la période de la guerre froide, Robert H. Barlow, tout récemment nommé directeur du département d'anthropologie du Mexico City College, y mit en place à partir du deuxième trimestre 1950, en plus de son cours régulier sur les « codex ou textes indigènes », une série de six séminaires intensifs

60. Sylvanus G. Morley, *The Ancient Maya*, Stanford, Stanford University Press, 1946, p. 502.

61. *Ibid.*, p. 455.

62. *Ibid.*, p. 262.

63. Sylvanus G. Morley, « How Holon Chan Became the True Man of His People », in Elsie Clews Parsons (dir.), *American Indian Life by Several of its Students*, New York, Viking Press, 1925, pp. 251-264.

64. Robert H. Barlow, « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, p. 111. Dans une lettre à Bernice L. Barlow (11 janvier 1951, JHL), J. Eric S. Thompson dit avoir été en correspondance avec Robert H. Barlow depuis 1949 et l'avoir rencontré une fois à Harvard avec Ralph L. Roys, spécialiste des livres de Chilam Balam dont Barlow devait prendre la succession; tous trois discutèrent une journée entière, puis jusque tard dans la nuit. Voir aussi la lettre de Robert H. Barlow à sa mère en date du 19 février 1949, JHL.

de langue et de civilisation mayas. Il devait y assurer le cours d'histoire, Pedro Carrasco celui d'ethnographie ancienne, Pedro Armillas celui d'archéologie, César Lizardi Ramos celui d'épigraphie, Alfonso Villa Rojas celui d'ethnographie moderne et Moisés Romero celui de langue. Le journal des étudiants annonçait triomphalement que « l'aire maya se verrait ainsi l'objet de l'enseignement le plus complet qui ait jamais été offert dans une université⁶⁵ ».

Retranché derrière d'épais verres de lunettes, refusant toujours d'être photographié, Robert H. Barlow était un grand amateur de masques⁶⁶. Lors de la Semaine sainte, il fêta l'inauguration du nouveau programme de recherche en organisant chez lui, à Azcapotzalco, un bal costumé, ouvrant pour la première fois la porte de sa maison aux étudiants du Mexico City College. Le panthéon aztèque était le thème de la soirée et on pouvait y rencontrer le dieu du vent, le dieu du soleil, le dieu comique, le dieu du maïs, Quetzacóatl et, bien sûr, le dieu de la pluie, Tlaloc. Barlow éprouvait pour ce dernier une affection toute particulière — il avait nommé aussi bien sa demeure que sa première revue *Tlalocan*, la « Maison de Tlaloc⁶⁷ ». Il est très probable qu'il l'incarnait ce soir-là.

En juin 1950, Robert H. Barlow prit un avion pour Mérida puis s'installa, le temps d'un second séjour de recherche, dans un village de pêcheurs, Telchac Puerto, à quelques kilomètres de Progreso et de Dzidzantún, où habitait le père de Domingo Torres Aguilar, l'un de ses deux domestiques mayas. Ce dernier lui écrivit une lettre d'introduction dans laquelle il demandait aux membres de sa famille de bien vouloir enseigner la langue locale à son employeur⁶⁸. En dehors d'un très bref passage en 1944 à Chilacachapa, dans le Guerrero, Barlow n'avait pas réellement

65. « Noted Scholars Make Up Anthro Department », *Mexico City Collegian*, 3 (13), 19 mai 1950, pp. 1-2.

66. À une date difficile à spécifier, il traduisit de l'espagnol une mascarade que le poète mexicain Bernardo Ortiz de Montellano avait publiée en 1931, « El Sombrerón », in Lawrence Hart (dir.), *Accent on Barlow, An Anthology of Activist Poetry*, San Rafael, 1962, pp. 38-51.

67. « The Gods Walk », *Mexico City Collegian*, 3 (9), 17 avril 1950, p. 5.

68. Lettre de Robert H. Barlow à sa mère, 20 juin 1949, JHL ; Charles Olson, *Letters for Origin, 1950-1956*, New York, Paragon House, 1969, pp. 27-28. Voir aussi « Trip to Yucatan Shows Unusual Side of Mexico », *Mexico City Collegian*, 3 (4), 18 janvier 1950, p. 6.

effectué d'enquête ethnographique lors de ses années d'études de la langue et des traditions nahuatl⁶⁹. Il souhaitait dorénavant dépasser la simple érudition textuelle (tout comme les rêves et les visions auxquels elle donne lieu) pour se confronter à la vie réelle des Mayas contemporains. Toutefois la stratégie intellectuelle de Barlow et les représentations qui la conditionnaient demeuraient à peu près les mêmes : il s'agissait, d'une part, d'apprendre la langue maya et de collecter la tradition orale vivante et, d'autre part, de partir à la recherche, « dans les zones monolingues », de manuscrits « conservés avec soin au plus profond des villages », avec l'espoir qu'ils éclairaient d'un jour nouveau l'énigme du déchiffrement des hiéroglyphes⁷⁰. Cette orientation de recherche était alors radicalement inactuelle, obsolète presque : l'anthropologie américaine, depuis les travaux de Robert Redfield entamés dès les années 1930, avait en effet transformé le Yucatán en laboratoire d'étude des processus de changement culturel, de migration et d'urbanisation⁷¹. Barlow demeurait quant à lui intensément attaché à une vision romantique et fantasmée de la culture maya, une vision issue de l'inévitable reconstruction imaginaire opérée par les archéologues et transposée à une pratique anthropologique

69. Lettre de Robert H. Barlow à son frère, 9 mai 1944, JHL; Roberto J. Weitlaner & Robert H. Barlow, « Nuevos apuntes sobre Chilacachapa, Guerrero » (s.d.), in Robert H. Barlow, *Fuentes y estudios sobre el México indígena*, segunda parte, Puebla, Universidad de las Américas, 1995, pp. 137-163.

70. Lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 27 juin 1971, et lettre de George T. Smisor à Neil Barron, 26 janvier 1975 (« During his last year he went to Yucatan and brought a couple of Maya-speaking boys so he was beginning to speak Maya with the aim of trying to solve the Mayan glyphs »), JHL; Robert H. Barlow, « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, p. 109, p. 117; Robert H. Barlow, « History of the Maya Area », *Carnegie Institution of Washington Year Book*, 49, 1950, p. 207; « Students Learn Ancient Speech », *Mexico City Collegian*, 3 (7), 15 février 1950, p. 1.

71. Robert Redfield, « Culture Changes in Yucatan », *American Anthropologist*, 36 (1), 1934, pp. 57-69; Robert Redfield, Ralph Linton & Melville J. Herskovits, « Memorandum for the Study of Acculturation », *American Anthropologist*, 38 (1), 1936, pp. 149-152; Clifford Wilcox, *Robert Redfield and the Development of American Anthropology*, Lanham, Lexington Books, 2004.

devenue caduque, forcément marginale par rapport à l'état du champ académique contemporain, venant soit trop tard, soit trop tôt⁷². Il mettait ainsi ses pas dans les traces de ces jeunes intellectuels occidentaux, rêveurs et solitaires, qui depuis le XIX^e siècle parcouraient les forêts et les villages des Mayas à la recherche de ruines oubliées et de livres interdits⁷³.

Les jours suivant le retour à Mexico furent éprouvants. Un des étudiants américains invité au bal masqué d'avril avait éventé le secret de son homosexualité (il préférait cacher son orientation sexuelle jusqu'à ses amis les plus proches). Il semble même qu'il y eut chantage, la réputation du Mexico City College auprès des parents des étudiants était en jeu. Barlow sombra dans une profonde dépression. Il tenta de se suicider, fut conduit à temps à l'hôpital par un de ses domestiques et se vit accorder, au troisième trimestre de l'année universitaire, un congé « pour maladie⁷⁴ ».

Bien que constamment suivi par un médecin et un psychiatre, Robert H. Barlow parut retrouver une certaine vigueur intellectuelle pendant les derniers mois de 1950⁷⁵. Il reprit son cours sur l'écriture et les codex amérindiens, s'attardant sur *Maya*

72. En cela il ressemblait à Jaime de Angulo, lui aussi protégé d'Alfred L. Kroeber au département d'anthropologie de Berkeley et ami de Paul Radin. Voir Wendy Leeds-Hurwitz, *Rolling in Ditches with Shamans: Jaime de Angulo and the Professionalization of American Anthropology*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004.

73. Paul Sullivan, *Unfinished Conversations*, New York, Alfred A. Knopf, 1989; Laura Caso Barrera, « Viajeros alemanes en Alta Verapaz en el siglo XIX. Su aportación al conocimiento de las lenguas y cultura mayas », *Revista Brasileira de Linguística Antropológica*, 6 (2), 2015, pp. 413-427 (à propos de Berendt).

74. Lettre de Robert H. Barlow à Pablo Martínez del Río, 19 avril 1950 ; lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 27 juin 1971 ; lettre de R. Alain Kirsch à Kenneth W. Faig, 8 novembre 1971 ; et lettre de George T. Smisor à Neil Barron, 26 janvier 1975, JHL ; Lyon Sprague de Camp, *H. P. Lovecraft. Le roman de sa vie, op. cit.*, p. 676 ; Alan Dugan, « In Memoriam. Unfinished. For Robert Barlow », *The Iowa Review*, 4 (3), 1973, p. 98 ; « Prof. Barlow on Sick Leave », *Mexico City Collegian*, 3 (16), 13 juillet 1950, p. 1.

75. Lettre de Bernice L. Barlow à Edgar Hoffmann Price, 20 mai 1951, JHL.

Hieroglyphic Writing, la somme de John Eric Sidney Thompson sortie un peu plus tôt dans l'année. Thompson considérait l'écriture maya comme un hapax, une invention unique au monde dont les caractères étaient purement logographiques et religieux, une notation anagogique qui rendait possible l'élévation de l'âme vers les choses célestes⁷⁶. Thompson était par bien des aspects le successeur de Morley. Radicalisant sa vision fantasmatique des anciens Mayas, il imaginait un clergé d'astronomes au sommet de la hiérarchie des prêtres, coupé de la masse laborieuse des paysans, exerçant un contrôle coercitif sur chaque détail de leur vie quotidienne. Ces intellectuels de premier plan occupaient leurs journées à débattre de métaphysique et de théologie. Ils avaient développé une conception cosmique du temps fondée à la fois sur des cycles calendaires remontant à un passé immensément reculé et sur la formulation de prophéties, aperçus d'un futur pensé comme maîtrisable. S'ils laissaient le bas peuple adorer les nombreuses divinités d'un panthéon polythéiste, ils professaient entre eux un dualisme épuré où le dieu de la pluie — Chaac, l'équivalent du Tlaloc des Aztèques —, symbole de la vie, s'opposait au dieu de la mort, Ah Puch. Ils se dirigeaient de plus assez naturellement vers le monothéisme⁷⁷. Cette vision fantaisiste de la société, de la religion et de l'écriture mayas se pérennisa durant plusieurs décennies ; un de ses principaux effets fut de retarder le déchiffrement de l'écriture maya dont on sait aujourd'hui qu'elle obéit aux mêmes principes phonétiques que les écritures mésopotamienne ou chinoise⁷⁸.

Mais cet automne 1950, c'est surtout sur la convergence entre les cultures nahuatl et maya que Robert H. Barlow se pencha, réunissant ainsi ses deux aires de recherche. On savait depuis déjà

76. Jesús Monjarás-Ruiz, « Bibliografía comentada de R. H. Barlow », in Jesús Monjarás-Ruiz & Elena Limón Ríos, *La obra histórico-antropológica de R. H. Barlow*, op. cit., p. 85 ; Robert H. Barlow, « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, p. 111 ; J. Eric S. Thompson, *Maya Hieroglyphic Writing*, Washington D.C., Carnegie Institution, 1950, p. 295.

77. J. Eric S. Thompson, *The Civilization of the Mayas*, Chicago, Field Museum of Natural History, 1927, pp. 33-37.

78. Michael D. Coe, *Breaking the Maya Code*, New York, Thames & Hudson, 1992.

longtemps que certains édifices du site de Chichén Itzá étaient marqués par une indéniable influence de la civilisation toltèque, civilisation contemporaine des hauts plateaux dont la capitale était Tula, à la charnière du classique récent et du postclassique ancien (vers 900-1000). Or lors de son voyage en Europe, Barlow avait eu l'occasion de consulter deux codex du groupe Borgia, des manuscrits au contenu cérémoniel et cosmologique remontant à la période postclassique : le *Codex Fejérváry-Mayer* de Liverpool et le *Codex Laud* d'Oxford. Ces manuscrits hiéroglyphiques appartenaient clairement à la culture nahuatl, mais le lieu exact de leur élaboration restait un mystère. Barlow élaborà à partir de ces éléments une étrange hypothèse : plutôt que du cœur du haut plateau mexicain, ces codex proviendraient de ses marges inférieures, peut-être même de la cité maya de Chichén Itzá⁷⁹.

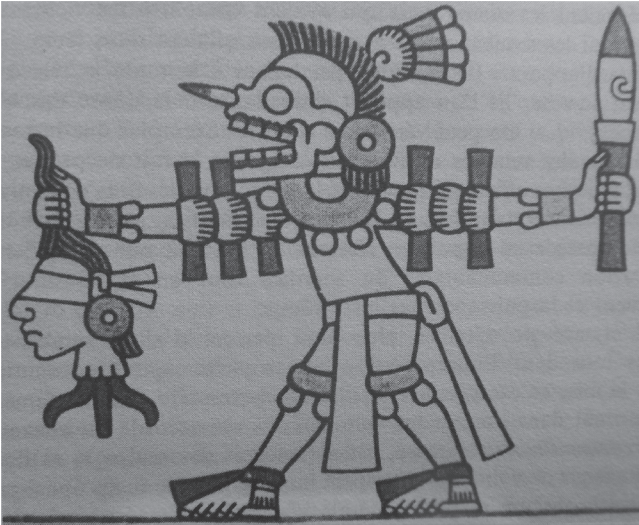


Figure 1. « Dieu de la mort ». *Codex Laud*, Graz, Akademische Druck-u. Verlagsanstalt, 1966, folio 20 recto.

79. L'hypothèse, peu vraisemblable, a été ignorée par toutes les études postérieures. Selon le consensus actuel, les codex de ce groupe ont été confectionnés dans la Mixteca au postclassique récent. Leur source, plus ancienne, demeure toutefois inconnue.

Il est difficile de deviner quelle était exactement l'argumentation de Barlow. Le cours qu'il improvisa durant les derniers mois de l'année, cours auquel assista un William S. Burroughs récemment installé à Mexico, ne nous est connu que par un très bref article sensationnaliste du journal des étudiants du Mexico City College⁸⁰. Ne nous est ainsi parvenue que la comparaison d'une fresque extérieure du Temple des guerriers de Chichén Itzá et d'une planche du *Codex Laud* : un même dieu apparaissait dans les deux représentations. Il arborait les mêmes ornements de papier à chacune de ses articulations, portait le même couteau de silex dans une main et la même tête tranchée dans l'autre. C'était le dieu de la mort. Dans la fresque de Chichén Itzá, ce dieu de la mort, Mictlantecuhtli en nahuatl, Ah Puch en maya⁸¹, apparaissait deux fois ; une première face à un aigle et une seconde entre un scorpion et un ours. Surtout il était précédé par une figuration du dieu de la pluie et de la fertilité, Chaac en maya, Tlaloc en nahuatl, le dieu jusque-là tutélaire de Barlow, symbole de l'ensemble des fonctions

80. « Borgia Manuscripts Traced to Chichen Itza Vicinity », *Mexico City Collegian*, 4 (1), 11 octobre 1950, p. 6. Voir aussi Elena Limón Ríos, « Índice del archivo Barlow de la UDLA de Puebla », in Jesús Monjarás-Ruiz & Elena Limón Ríos, *La obra histórico-antropológica de R. H. Barlow*, op. cit., p. 155, p. 199. Sur la fréquentation par William S. Burroughs du Mexico City College, voir Thomas Wason, « William Burroughs », *Mexico City Collegian*, 4 (7), 15 février 1951, p. 6 ; William S. Burroughs, *Essais* (1984), Paris, Christian Bourgois, 2008, p. 318 ; Jorge García-Robles, *La bala perdida : William S. Burroughs en México, 1949-1952*, México, Ediciones del Milenio, 1995 ; James W. Grauerholz, *The Death of Joan Vollmer Burroughs : What Really Happened ?*, American Studies Department, University of Kansas, 7 janvier 2002 ; Paul H. Wild, « William S. Burroughs and the Maya Gods of Death », *College Literature*, 35 (1), 2008, pp. 38-57 ; Michael Cisco, « Reanimator and Exterminator. H. P. Lovecraft and William S. Burroughs », in Robert H. Waugh (dir.), *Lovecraft and Influence : His Predecessors and Successors*, Maryland, Scarecrow Press, 2013, pp. 137-153. L'écrivain a souvent évoqué ses souvenirs des cours de Barlow, par exemple dans *La Machine molle* (1961), *Entretiens* (1969), *Ah Pook est là* (1975), ou les *Essais* (1984).

81. Le dieu A de la classification de Paul Schellhas ; l'origine du vocable « Ah Puch » pour désigner ce dieu est à chercher dans l'historiographie occidentale (Brinton, Morley, Thompson) plutôt que dans les traditions mayas.

qui résistent à la mort⁸². Si la comparaison n'avait qu'un intérêt scientifique limité, tant l'influence toltèque sur l'iconographie de Chichén Itzá était déjà un phénomène connu, et si l'hypothèse développée par Barlow quant à l'origine des codex du groupe Borgia était pour le moins hasardeuse, ces réflexions permettent sans doute de restituer l'état d'esprit de celui qui les formula. Car, lorsque transposé en pays maya, le panthéon nahuatl prenait un accent tragique et le dieu de la vie se voyait irrémédiablement débordé par les dieux de la mort.

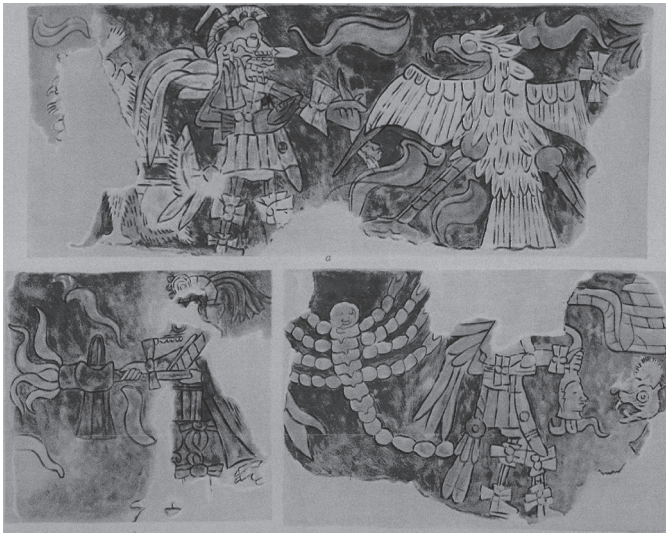


Figure 2. « Fresque du Temple des guerriers, Chichén Itzá.
a) Dieu de la mort ; b) Dieu de la pluie ; c) Dieu de la mort ».
Earl H. Morris, Jean Charlot & Ann Axtell Morris,
The Temple of the Warriors at Chichen Itza, Yucatan,
Washington D.C., Carnegie Institution, 1931, vol. 2, planche 164.

82. Earl H. Morris, Jean Charlot & Ann Axtell Morris, *The Temple of the Warriors at Chichen Itza, Yucatan*, Washington D.C., Carnegie Institution, 1931, vol. 1, figure 289, et vol. 2, planche 164 ; *Codex Laud, MS. Laud Misc. 678, Bodleian Library Oxford*, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1966, folio 20 recto. Voir aussi David A. Freidel, Linda Schele & Joy Parker, *Maya Cosmos*, New York, William Morrow, 1993, p. 322.

Cet hiver, Robert H. Barlow, seul, prisonnier des murs humides de sa maison hypothéquée d'Azcapotzalco, songea aux séjours en clinique de son père et aussi, par association, aux parents d'Howard P. Lovecraft, tous deux décédés dans le même hôpital psychiatrique de Providence, le père souffrant de délire de persécution, la mère hallucinant des créatures tapies dans l'obscurité⁸³. De cette amitié de jeunesse il n'avait gardé que de rares souvenirs matériels : des livres de la bibliothèque de Lovecraft, ses lettres et surtout le manuscrit *Dans l'abîme du temps*. Quelques semaines auparavant, sa décision prise, il avait confié ce manuscrit à l'une de ses étudiantes⁸⁴. Barlow prenait conscience que toute sa vie il avait voulu habiter l'univers fantasmatique de Lovecraft, faire de ses récits fictionnels la trame réelle de ses recherches scientifiques. Il avait vécu comme un de ses personnages, célibataire, érudit, reclus, fasciné par les cités immémoriales, les écritures indéchiffrées, les livres cachés et les divinités implacables. Plus encore, épousant le point de vue de son mentor, accueillant son esprit dans son corps par l'effet d'une transmigration matérialiste et athée, il n'avait cessé de quêter lui aussi l'expérience éternaliste ultime, la contraction de toutes les lignes du temps en un seul événement et de la totalité du cosmos en un seul point d'intelligibilité. Mais, à la différence de Lovecraft, Barlow avait toujours voulu adhérer à une conception ouverte de l'altérité, sans doute un vestige des convictions communistes de sa jeunesse et certainement la racine de sa « dépression de toute une vie ». Il avait écarté l'amère vision lovecraftienne d'une race inhumaine au savoir inaccessible, pour

83. S.T. Joshi, *I Am Providence : The Life and Times of H. P. Lovecraft*, vol. 1, New York, Hippocampus Press, 2010, chapitre 2 ; Alan Moore & Jacen Burrows, « Recognition » (2003), in Alan Moore, *Yuggoth Cultures and Other Growths*, Rantoul, Avatar Press, 2006, pp. 64-76.

84. Sur June E. Ripley (dont le projet de mémoire était intitulé *A Survey of Published Texts in Nahuatl, 1890-1950*) : « Found New Anthro Club », *Mexico City Collegian*, 3 (12), 11 mai 1950, pp. 1-3 ; « Club Activities », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, p. 103. Sur le manuscrit *Dans l'abîme du temps*, voir John H. Stanley, « Rediscovery of the Manuscript », in Howard P. Lovecraft, *The Shadow Out of Time*, *op. cit.*, pp. 27-28. Sur les soixante-quinze livres de la bibliothèque de Lovecraft que Barlow avait gardés, voir Kenneth W. Faig, « R. H. Barlow », in Kenneth W. Faig, *The Unknown Lovecraft*, *op. cit.*, p. 208.

s'éprendre des Amérindiens du Mexique et des fantômes, finalement très proches du scénario Avatar, qu'il associait à leur histoire et aux savoirs que renfermaient leurs codex. S'il maintint un temps une relation pour l'essentiel historique et philologique aux Amérindiens, il tenta chez les Mayas de dissiper cette brume livresque. Refusant de vivre retiré dans une chambre aux fenêtres occultées, il voulut s'aventurer au Yucatan à la rencontre d'une altérité réelle. Cette nouvelle recherche, d'emblée hantée par le spectre de la mort, avorta. Le fantôme romantique s'était révélé simple illusion et avait laissé place à une réalité insignifiante, sombre et funeste.

Dans la nuit du 1^{er} janvier 1951, Robert H. Barlow épingla sur la porte de sa chambre une note rédigée en maya — « Ne me dérangez pas, je veux dormir longtemps » — et se donna la mort en avalant vingt-six comprimés de barbiturique⁸⁵.

ÉPILOGUE

Si tout est dit, il ne reste plus qu'à couper. Or quand on coupe et réarrange des mots sur une page, des mots nouveaux font leur apparition. Et les mots changent de signification⁸⁶. Les textes découpés et réarrangés font allusion à des événements futurs. Ils permettent de voyager dans le temps et dévoilent des réalités cachées. Couper, ralentir, accélérer, rembobiner, marquer la bande, jouer plusieurs pistes à la fois, couper en avant et en arrière sur deux magnétophones. Sitôt que vous commencez à faire des expériences de ralentissement, d'accélération, de superposition, etc., vous obtenez des mots nouveaux qui n'étaient pas sur les

85. Lettre d'Antonio H. Castañeda à George T. Smisor, 15 janvier 1951 (la note était destinée à Eduardo Duarte Flores), et lettre de George T. Smisor à Kenneth W. Faig, 27 juin 1971, JHL ; Charles Olson, *Letters for Origin, 1950-1956, op. cit.*, p. 28 ; Paul La Farge, *The Night Ocean, op. cit.*, p. 181 ; William S. Burroughs, *Lettres* (1993), Paris, Christian Bourgois, 2007, pp. 138-139.

86. Cet épilogue est un cut-up de plusieurs textes apocalyptiques, subtilement lovecraftiens, de William S. Burroughs (pour l'essentiel *La Machine molle, Ah Pook est là* et les *Essais*), parsemé de vers « activistes » de Robert H. Barlow.

enregistrements initiaux, des discours secrets préenregistrés, des discours de magie noire, des discours oniriques, des prédictions prononcées dans le délire. La théorie de l'univers préenregistré remonte aux codex de contrôle des Mayas. Sans aucun doute une technologie semblable à celle de la bande magnétique, mais infiniment plus sophistiquée. Une technique très ancienne de prédiction par le contrôle et de contrôle par la prédiction. Les prêtres mayas sont les spécialistes du contrôle du temps. Il se peut que certains codex aient survécu aux autodafés. John Stanley Hart, l'innommable Mr Hart, pourrait-il avoir découvert ces livres et appris les secrets du calendrier de contrôle maya ? Les secrets de la peur et de la mort ?

Si on tient la transmigration pour un fait certain, se pose alors la question : comment s'orienter dans les vies futures ? Les Mayas font remonter les calculs de leur calendrier à quatre cents millions d'années. Un petit pourcentage de prêtres sait lire et faire les calculs sur le calendrier, et un nombre élevé de travailleurs restent analphabètes. Ces travailleurs doivent certainement servir de véhicules par lesquels les prêtres transmigraient. Prélevez le cerveau et foutez-le dans un autre corps. Le temps n'a pas de sens sans la mort et les codex mayas sont sans aucun doute des livres des morts, à savoir des recueils d'instructions pour voyager dans le temps. À la charnière du siècle, Howard P. Lovecraft transmigre dans Robert H. Barlow qui transmigre dans William S. Burroughs. Le garçon maya a tout juste vingt-trois ans. John Stanley Hart est opéré dans un cabinet médical de l'avenue 5 de Mayo. Le médecin trace au crayon la ligne médiane de leurs deux corps, de la base du nez jusqu'au rectum, puis sépare les deux moitiés et les superpose. Hart se réveille dans un autre corps. La molle araignée de son cerveau tisse des angles brefs. Les souvenirs et les réflexions du jeune garçon flottent en désordre dans son cerveau. De ses lèvres émanent en boucle des mots mayas inintelligibles, visibles dans l'air, suspendus comme des lianes.

John Stanley Hart passe de longues heures avec, ouverte sur les genoux, une reproduction du *Codex de Dresde*, celle éditée en 1932 par William Gates. Il entrevoit la formule de la mort. Il organise une expédition pour chercher les livres mayas perdus et trouver les secrets de la peur et de la mort. Temple en ruines dans une clairière en pleine jungle. Stèles et bas-reliefs sur les murs ont été défigurés par le symbole de mort grossièrement taillé à travers

les visages et les dates de pierre. Dans les ruines de ce qui fut le sanctuaire du temple, Hart a soulevé une pierre et trouvé les livres avec un squelette enroulé autour en position fœtale. Le squelette tombe en poussière quand il retire les livres. Arabesques souterraines d'écritures exhumées.

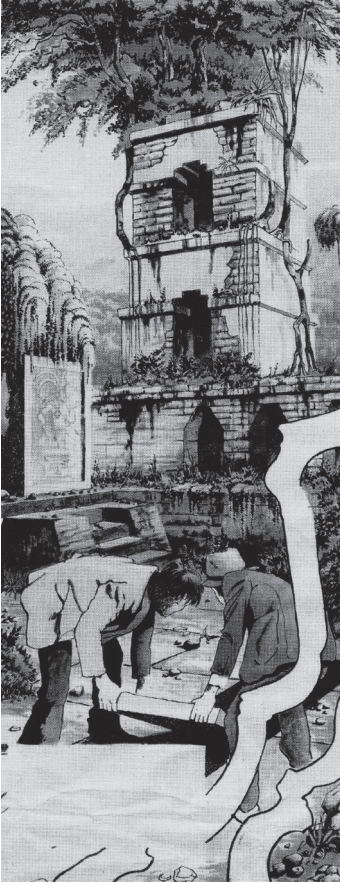


Figure 3. « Dans les ruines de ce qui fut le sanctuaire du temple, Hart a soulevé une pierre et trouvé les livres ». Malcolm McNeill, *The Lost Art of Ah Pook is Here : Images From the Graphic Novel*, Seattle, Fantagraphics Books, 2012, s. p.

De jeunes garçons sont dévorés vivants par des centipèdes géants. Vessies dorées de poissons enflammant les eaux. Hart photographie en secret les livres sacrés et les hiéroglyphes, le principal rouage de la machine de contrôle. La machine polythéiste permet

aux prêtres mayas de calculer avec exactitude, dans l'avenir ou le passé, les faits et les gestes de la population à une date donnée. Les prêtres prennent toutes les précautions en leur pouvoir pour équilibrer les dieux de la vie et de la mort, par une série de transitions dégradées. Deux homards de velours discutent des étoiles soutenant le monde de leurs articulations squelettiques. Mais un système aussi hermétique peut être complètement dérégulé et brisé par une seule personne qui fausserait le calendrier sur lequel repose le contrôle. Hart rompt l'ordre des sons et des images enregistrés et les réintroduit dans la machine. « Coupez les lignes mots, cassez les images contrôle, cassez la machine contrôle, brûlez les livres, tuez les prêtres, tuez, tuez, tuez. » La machine implose. Scénario anti-Avatar deux.

Dans les codex, la mort est représentée par une tache de putréfaction qui, par une série de dégradés, amène à des silhouettes de squelettes. Ah Pook est là. Le contrôle a besoin du temps, de votre merde, de votre pisse, de votre souffrance, de votre orgasme, de votre mort. Pour fabriquer plus de temps encore. La mort a besoin du temps pour que croisse ce qu'elle tue, pour le tendre amour de Ah Pook, le destructeur, de Itzamna, de Ix Chel, de Ah Dziz, de Kak U Pacat, de Ix Tab, de Xolotl, des molosses de Tindalos, des Grands Anciens, de Kutulu, le serpent dormant qui ne peut être invoqué, de tous les dieux de l'horreur sans nom, de tous les dieux de la dispersion et du vide. Aucun mot de notre langue ne peut les décrire.

Ah Pook est là. La maladie la plus contagieuse jamais apparue sur cette planète présente une telle capacité à muter qu'un médecin ne peut jamais être sûr qu'il a affaire à elle jusqu'à ce que surviennent les hideux symptômes terminaux : une putréfaction accélérée accompagnée de frénésie sexuelle, la victime pourrissant et accomplissant des actes obscènes devant les yeux horrifiés de ses amis et de sa famille. La balle la frappe en plein front et lui dégomme l'âme qui part par l'arrière de la tête dans un grand éclaboussement de sang et de cervelle. Douleur des fourmis d'acier explorant la moelle. À la fin la victime se désintègre, libérant des bouffées sépia de vapeurs jaunes et nocives et des spores mortelles qui infectent quiconque se trouve dans les parages — et les gens fuient les centres d'infection en répandant cette peste en cercles concentriques. Ah Pook le destructeur est là. Un aveuglant éclair blanc. Hiroshima, 1945, 6 août, 23 secondes avant 8 heures.

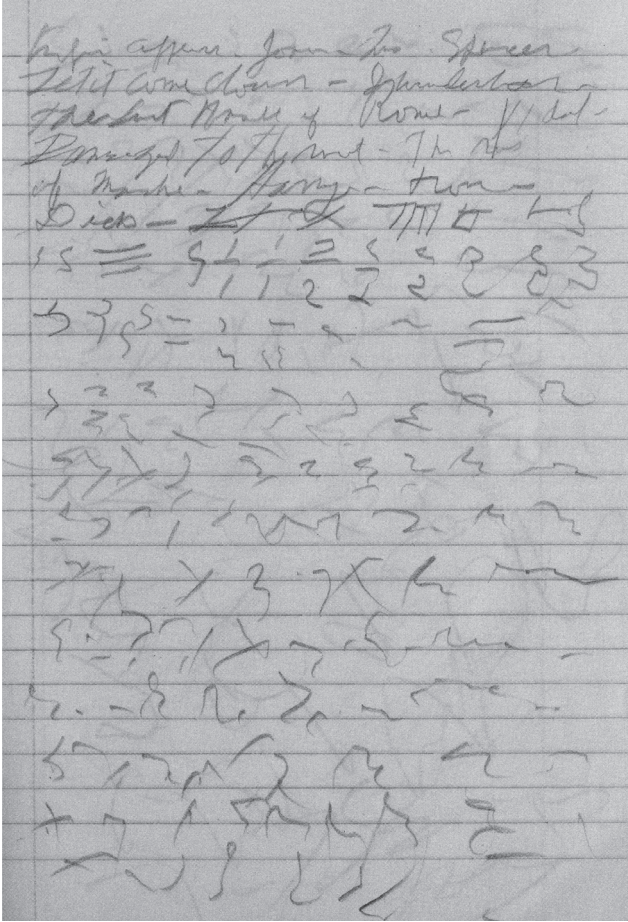


Figure 4. « Extrait du journal de William S. Burroughs, 1953. Entrée Mérida. Premiers mots de la page : *Affaires tragiques. Joan* ». William S. Burroughs, *Everything Lost : The Latin American Notebook of William S. Burroughs*, Columbus, Ohio State University Press, 2008, p. 85.

D'immenses régions dévastées et inhabitables pour des années ; des survivants crevant de faim et de maladie, dont beaucoup sont condamnés ou défigurés dès la naissance, et qui titubent à travers un capharnaüm radioactif. Un énorme et sinistre crassier de verre

et de métal fondus, un épais brouillard de poussière de briques qui ne se dissipe jamais. Amas de boue osseuse. L'hôtel particulier de John Stanley Hart est en ruines. Larmes futiles d'un monde sans témoin. Nous maudissons rituellement nos ancêtres, ces hommes de moralité qui agirent en toute bonne foi, et nous gardons un goût amer dans la bouche — mais pas pour longtemps, car le feu brûle nos os.

Pierre DÉLÉAGE

RÉFÉRENCES

Les archives citées proviennent toutes de la collection Robert H. Barlow conservée à la John Hay Library (JHL) de Providence, Rhode Island.

- ANONYME, « Trip to Yucatan Shows Unusual Side of Mexico », *Mexico City Collegian*, 3 (4), 18 janvier 1950, p. 6.
- , « Students Learn Ancient Speech », *Mexico City Collegian*, 3 (7), 15 février 1950, p. 1.
- , « The Gods Walk », *Mexico City Collegian*, 3 (9), 17 avril 1950, p. 5.
- , « Found New Anthro Club », *Mexico City Collegian*, 3 (12), 11 mai 1950, pp. 1-3.
- , « Noted Scholars Make Up Anthro Department », *Mexico City Collegian*, 3 (13), 19 mai 1950, pp. 1-2.
- , « Unique Periodical Written in Nahuatl », *Mexico City Collegian*, 3 (13), 19 mai 1950, pp. 1-2.
- , « Prof. Barlow on Sick Leave », *Mexico City Collegian*, 3 (16), 13 juillet 1950, p. 1.
- , « Borgia Manuscripts Traced to Chichen Itza Vicinity », *Mexico City Collegian*, 4 (1), 11 octobre 1950, p. 6.
- , « Club Activities », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, pp. 102-103.
- ANNIE ACHARD, « Le dieu blanc », *Stella. Les lectures de la femme*, n° 11, 1954, pp. 29-127.
- ANDRÉ ARMANDY, *Le Démon bleu*, Paris, Baudinière, 1926.
- ROBERT H. BARLOW, « Los Kwawxochipixkeh y otros temas del cuento indígena », *Anuario de la Sociedad Folklórica de México*, 6, 1949, pp. 433-438.
- , « Códice Azcatitlan », *Journal de la Société des américanistes*, n° 38, 1949, pp. 101-113.

- , *The Extent of the Empire of the Culhua Mexica*, Berkeley, University of California Press, 1949.
- , « History of the Maya Area », *Carnegie Institution of Washington Year Book*, 49, 1950, pp. 206-207.
- , « Codices and Mesoamerican Picture Writing », *Mesoamerican Notes* 2, 1950, pp. 107-117.
- , *Fuentes y estudios sobre el México indígena*, 2 partes, Puebla, Universidad de las Américas, 1994-1995.
- , *Escritos diversos*, Puebla, Universidad de las Américas, 1999.
- , *Eyes of the God. The Weird Fiction and Poetry of R. H. Barlow*, New York, Hippocampus Press, 2002.
- ROBERT H. BARLOW & BYRON MCAFEE, *Diccionario de elementos fonéticos en escritura jeroglífica*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1949.
- ROBERT H. BARLOW & VALENTÍN RAMÍREZ, « Tonatiw Iwan Meetstli » (1950), *Tlalocan*, 4 (1), 1962, pp. 55-61.
- ALFREDO BARRERA VÁSQUEZ & SYLVANUS G. MORLEY, « The Maya Chronicles », *Contributions to American Anthropology and History*, 48, Washington D.C., Carnegie Institution, 1949.
- ALLIENNE R. BECKER, *The Lost Worlds Romance : From Dawn Till Dusk*, Westport, Greenwood Press, 1992.
- MASSIMO BERRUTI, *Dim-Remembered Stories. A Critical Study of R. H. Barlow*, New York, Hippocampus Press, 2012.
- DANIEL G. BRINTON, « The Folk-Lore of Yucatan », *The Folk-Lore Journal*, 1 (8), 1883, pp. 244-256.
- , *El Folklore de Yucatán*, Mérida, Museo Arqueológico e Histórico de Yucatán, 1937.
- ROBERT L. BRUNHOUSE, *Sylvanus G. Morley and the World of the Ancient Mayas*, Norman, University of Oklahoma Press, 1971.
- WILLIAM S. BURROUGHS, *La Machine molle* (1961), Paris, Christian Bourgois, 1968.
- , *Ah Pook est là et autres contes*, Paris, Christian Bourgois, 1979.
- , *Lettres* (1993), Paris, Christian Bourgois, 2007.
- , *Essais* (1984), Paris, Christian Bourgois, 2008.
- , *Everything Lost : The Latin American Notebook of William S. Burroughs*, Columbus, Ohio State University Press, 2008.
- LAURA CASO BARRERA, « Viajeros alemanes en Alta Verapaz en el siglo XIX. Su aportación al conocimiento de las lenguas y cultura mayas », *Revista Brasileira de Linguística Antropológica*, 6 (2), 2015, pp. 413-427.
- MICHAEL CISCO, « Reanimator and Exterminator. H.P. Lovecraft and William S. Burroughs », in Robert H. WAUGH (dir.), *Lovecraft and*

- Influence. His Predecessors ans Succesors*, Maryland, Scarecrow Press, 2013, pp. 137-153.
- MICHAEL D. COE, *Breaking the Maya Code*, New York, Thames & Hudson, 1992.
- CODEX LAUD, *MS. Laud Misc. 678, Bodleian Library Oxford*, Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1966.
- JASON COLAVITO, *The Cult of Alien Gods : H.P. Lovecraft and Extraterrestrial Pop Culture*, Amherst, Prometheus Books, 2005.
- PIERRE DÉLÉAGE, *Lettres mortes. Essai d'anthropologie inversée*, Paris, Fayard, 2017.
- HELEN DELPAR, *Looking South : The Evolution of Latin Americanist Scholarship in The United States, 1850-1975*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2008.
- ALAN DUGAN, « In Memoriam. Unfinished. For Robert Barlow », *The Iowa Review*, 4 (3), 1973, p. 98.
- KENNETH W. FAIG, *The Unknown Lovecraft*, New York, Hippocampus Press, 2009.
- JORGE GARCÍA-ROBLES, *La bala perdida : William S. Burroughs en México, 1949-1952*, México, Ediciones del Milenio, 1995.
- JAMES W. GRAUERHOLZ, *The Death of Joan Vollmer Burroughs : What Really Happened?*, American Studies Department, University of Kansas, 7 janvier 2002.
- MICHEL GRAULICH, *Codex Azcatitlan*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995.
- CHARLES H. HARRIS III & LOUIS R. SADLER, *The Archaeologist was a Spy : Sylvanus G. Morley and the Office of Naval Intelligence*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2003.
- LAWRENCE HART, « A Note on Robert Barlow », *Poetry*, 78 (2), 1951, pp. 115-118.
- , (dir.), *Accent on Barlow, An Anthology of Activist Poetry*, San Rafael, 1962.
- INTERNATIONAL DIRECTORY OF ANTHROPOLOGISTS, Washington D.C., American Anthropological Association, 1950.
- S.T. JOSHI, *A Subtler Magick : The Writings and Philosophy of H. P. Lovecraft*, Gillette, Wildside Press, 1996.
- , *I Am Providence : The Life and Times of H. P. Lovecraft*, 2 volumes, New York, Hippocampus Press, 2010.
- , (dir.), *Dissecting Cthulhu : Essays on the Cthulhu Mythos*, Lakeland, Miskatonic River Press, 2011.
- S.T. JOSHI & DAVID E. SCHULTZ, *An H. P. Lovecraft Encyclopedia*, New York, Hippocampus Press, 2004.
- , (dir.), *O Fortunate Floridian. H. P. Lovecraft's Letters to R. H. Barlow*, Tampa, University of Tampa Press, 2007.
- PAUL LA FARGE, *The Night Ocean*, New York, Penguin Press, 2017.

- WENDY LEEDS-HURWITZ, *Rolling in Ditches with Shamans : Jaime de Angulo and the Professionalization of American Anthropology*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004.
- CHRISTER LINDBERG, « Paul Radin : The Anthropological Trickster », *European Review of Native American Studies*, 14 (1), 2000, pp. 1-9.
- HOWARD P. LOVECRAFT, *The Notes & Commonplace Book Employed by the Late H. P. Lovecraft*, Lakeport, Futile Press, 1938.
- , *Œuvres*, 3 tomes, Paris, Robert Laffont, 1991-1992.
- , *The Shadow Out of Time. The Corrected Text*, New York, Hippocampus Press, 2003.
- MALCOLM MCNEILL, *The Lost Art of Ah Pook is Here : Images From the Graphic Novel*, Seattle, Fantagraphics Books, 2012.
- JESÚS MONJARÁS-RUIZ & ELENA LIMÓN RÍOS, *La obra histórico-antropológica de R. H. Barlow*, Puebla, Universidad de las Américas, 2005.
- ALAN MOORE, *Yuggoth Cultures and Other Growths*, Rantoul, Avatar Press, 2006.
- ALAN MOORE & JACEN BURROWS, *Providence*, 3 tomes, Rantoul, Avatar Press, 2016-2017.
- CLARE MOOSER, « A Study of Robert Barlow : The T. E. Lawrence of Mexico », *Mexico Quarterly Review*, 3 (2), 1968, pp. 5-12.
- SYLVANUS G. MORLEY, « How Holon Chan Became the True Man of His People », in Elsie CLEWS PARSONS (dir.), *American Indian Life by Several of its Students*, New York, Viking Press, 1925, pp. 251-264.
- , *The Ancient Maya*, Stanford, Stanford University Press, 1946.
- EARL H. MORRIS, JEAN CHARLOT & ANN AXTELL MORRIS, *The Temple of the Warriors at Chichen Itza, Yucatan*, 2 volumes, Washington D.C., Carnegie Institution, 1931.
- DANIEL ODIER, *Entretiens avec William S. Burroughs*, Paris, Pierre Belfond, 1969.
- CHARLES OLSON, *Letters for Origin, 1950-1956*, New York, Paragon House, 1969.
- MARGARET PARK REDFIELD, « The Folk Literature of a Yucatecan Town », *Contributions to American Archaeology*, 13 (456), Washington D.C., Carnegie Institution, 1937.
- PAUL RADIN, *The Culture of the Winnebago : As Described by Themselves*, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics : Memoir 2, *International Journal of American Linguistics*, 1949.
- ROBERT REDFIELD, « Culture Changes in Yucatan », *American Anthropologist*, 36 (1), 1934, pp. 57-69.
- ROBERT REDFIELD, RALPH LINTON & MELVILLE J. HERSKOVITS, « Memorandum for the Study of Acculturation », *American Anthropologist*, 38 (1), 1936, pp. 149-152.

- JOHN RIEDER, *Colonialism and the Emergence of Science Fiction*, Middletown, Wesleyan University Press, 2008.
- HENRY RIEDER HAGGARD, *Cœur du monde* (1896), Paris, Néo, 1986.
- FRANÇOIS RIVIÈRE, *Profanations*, Paris, Le Seuil, 1982.
- FRANÇOIS RIVIÈRE & ANDREAS MARTENS, « Biographie de R. H. Barlow et ses relations avec H. P. Lovecraft », (*À suivre*), n° 6-7, 1978, pp. 131-138.
- , *Révélation posthumes*, Paris, Delcourt, 1991.
- GEORGE T. SMISOR, « R. H. Barlow and *Tlalocan* », *Tlalocan*, 3 (2), 1952, pp. 97-102.
- JACQUES SOUSTELLE, *Mexique, terre indienne*, Paris, Grasset, 1936.
- LYON SPRAGUE DE CAMP, *H. P. Lovecraft. Le roman de sa vie* (1975), Paris, Néo, 1988.
- ROY A. SQUIRES, *Catalog II : Clark Ashton Smith, H. P. Lovecraft, Robert H. Barlow*, Glendale, 1969.
- PAUL SULLIVAN, *Unfinished Conversations : Mayas and Foreigners Between Two Wars*, New York, Alfred A. Knopf, 1989.
- JOHN ERIC SIDNEY THOMPSON, *The Civilization of the Mayas*, Chicago, Field Museum of Natural History, 1927.
- , *Maya Hieroglyphic Writing*, Washington D.C., Carnegie Institution, 1950.
- , *Maya Archaeologist*, London, R. Hale, 1963.
- LEW WALLACE, *The Fair God or The Last of the 'Tzins : A Tale of the Conquest of Mexico*, Boston, Osgood & Co., 1873.
- THOMAS WASON, « William S. Burroughs », *Mexico City Collegian*, 4 (7), 15 février 1951, p. 6.
- CLIFFORD WILCOX, *Robert Redfield and the Development of American Anthropology*, Lanham, Lexington Books, 2004.
- ALAIN ZAMARON, *Représentation des civilisations disparues dans la littérature d'aventures fantastiques de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e*, thèse de doctorat, Université de Provence, 1995.